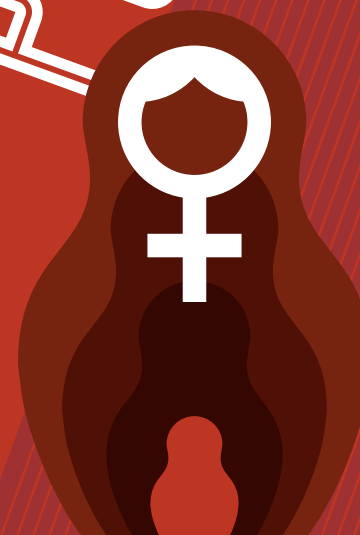


Paradoxales

Sylvain Anciaux
France Fouarge
Levon Kirakosian
Dounia Salimi

Paradoxales

Les femmes
dans la société russe



Le 8 mars 1917

les ouvrières de Petrograd (Saint-Petersbourg) descendent en masse dans les rues. Sans le savoir, ces femmes qui manifestaient pour « du pain et la paix » entraînent la révolution communiste, mettant fin au régime tsariste en place depuis quatre siècles. Dans son idéal d'une société nouvelle plus égalitaire, l'Union soviétique amène des lois avant-gardistes. Ainsi, les femmes obtiennent dès les années 20 le droit de voter, de divorcer et même d'avorter.

Le 7 février 2017

la Douma vote une loi qui dépénalise les violences domestiques. Surnommée « La loi des gifles », elle résume à elle seule le paradoxe d'une émancipation féminine russe en trompe-l'œil. Comment expliquer ce pas en arrière ? Comment vivre, militer, travailler et s'épanouir en tant que femme dans ce pays qui démantèle les derniers vestiges de l'égalité de genres soviétique ?

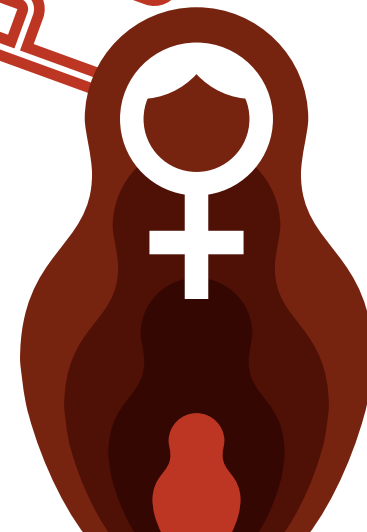
Ce mook tente de répondre à ces questions à travers les témoignages de femmes russes de différentes générations, classes sociales et horizons. Raconter des femmes dans un pays où l'on ne parle que d'un homme, Poutine, c'est le défi que s'est donné l'équipe *Paradoxales*.

Derrière ce projet se cachent Sylvain Anciaux, France Fouarge, Levon Kirakosian et Dounia Salimi. Leur lien ? Une envie commune de raconter autrement la Russie à travers des portraits, des reportages et du photojournalisme.

Sylvain Anciaux
France Fouarge
Levon Kirakosian
Dounia Salimi

ПАРТНЕРЫ

**Les femmes
dans la société russe**



« La laideur et l'insanité
de notre vie viennent
du pouvoir qu'ont
les femmes : ce n'est pas
à la femme d'élever
des revendications
contre l'homme, mais
à l'homme de s'émanciper
de la femme »

Et le paradoxe

**Cette phrase, prononcée
par l'illustre écrivain Tolstoï pourrait
sembler très rétrograde. Elle surgit
pourtant quelques années avant 1917,
quand les femmes descendent dans
les rues et renversent le régime tsariste.
En découlera une série de lois
avant-gardistes en leur faveur. 100 ans
plus tard, une parlementaire russe propose
de dépenaliser les violences conjugales
et « la loi des gifles » voit le jour.**

devint réalité

/ La Russie est tout en paradoxes. Les femmes en sont le porte-drapeau. Différentes générations se côtoient, liées par une promotion sans cesse renouvelée du patriotisme. La femme, pilier central de la famille et donc vecteur essentiel des valeurs traditionnelles, est à la confluence de plusieurs enjeux politiques, sociaux et économiques. Méconnues et plurielles, elles sont un prisme idéal pour déconstruire la doxa (les préjugés) dont elles sont victimes.

Le désir de ce mook est ainsi de comprendre ces paradoxes, de partir à la recherche des nuances et des singularités dissimulées derrière cette doxa, à l'instar des différentes matriochkii imbriquées les unes dans les autres et laissant apparaître au fur et à mesure les multiples facettes d'une même réalité. « Que s'est-il passé dans le plus grand pays du monde entre 1917 et aujourd'hui ? Comment vivre dans ce pays en tant que femme ? Entre droits précurseurs et émancipation-chimère, où est la réalité ? ». Le mook Paradoxales racontera les femmes d'un pays où l'on ne parle que d'un homme, Poutine.

Riche d'une trentaine de rencontres, le projet a pour but de raconter autrement la Russie. Dans une volonté d'aller à contre-sens de couvertures médiatiques souvent dichotomiques, cette revue cherche à réintroduire une complexité nécessaire à la compréhension de la société russe.

Paradoxales n'a pas la prétention de représenter toutes les femmes de Russie, moins encore de décrire le portrait de la femme typique russe, tout simplement parce qu'elle n'existe pas. Et comment pourrait-elle seulement exister ? 10.000 kilomètres séparent Kaliningrad et Vladivostok. Lorsqu'une Russe se couche à minuit à Kaliningrad, une autre se réveille à 8 heures à Vladivostok. Comment, en un reportage, résumer un si grand écart géographique, culturel, voire historique ?

Définitivement non, Paradoxales n'a pas l'intention de dépeindre l'entière réalité des femmes de Russie, moins encore l'hyper hétéroclite société russe. Ce mook n'a pas non plus la prétention d'être féministe. Il sera

bien évidemment question du féminisme russe, mais il préfère laisser parler des femmes, des mères et des filles directement concernées par la problématique des violences conjugales et d'un patriarcat qui leur serre la gorge. Paradoxales raconte des femmes, de profils différents, aux histoires différentes et avec des visions sur le monde qui divergent. Leur point commun ? Chercher leur place dans un pays lui-même aux carrefours de plusieurs modes de pensée.

**Paradoxales est né,
Pozdravlyayem*,
comme on dit là-bas.**

Une fois encore, Spasibo et bonne lecture !

/ L'équipe Paradoxales

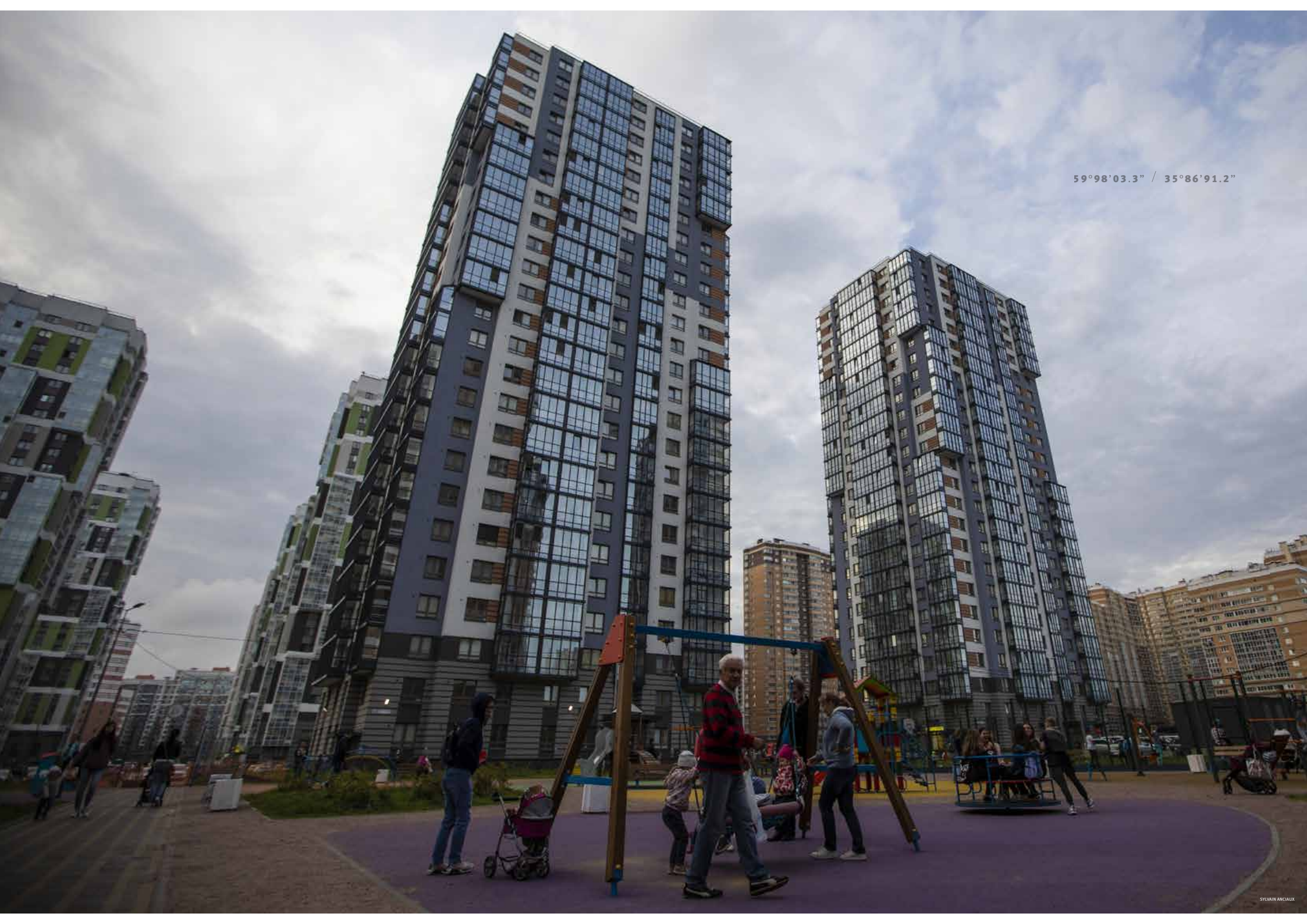
55°75'10.5" / 37°62'92.1"



57°79'54.6" / 35°86'91.2"



59°98'03.3" / 35°86'91.2"





**/ Bienvenue en Russie,
un pays de la taille
d'un continent.
Il a donc fallu
faire des choix.
Où aller ? Que voir ?
Qui rencontrer ?**

Toutes les réponses à ces questions ont influencé le fond même du travail, des récits ainsi que le mook dans son ensemble. Nous avons donc porté notre choix sur trois destinations. Moscou, Maksatikhha et Saint-Petersbourg.

Moscou, car elle est la capitale, était inévitable. Tant de choses s'y passent. Cette métropole est la vitrine de la Russie. Centre économique, culturel et politique, tout se joue à Moscou. Il est parfois compliqué d'imaginer que l'entièreté d'un pays aussi grand garde le regard figé sur une seule ville.

Maksatikhha, symbole d'une Russie oubliée, perdue dans l'immensité. Le village vieillit, le souffle du village est court et l'on s'y tient comme au chevet d'un proche gravement malade, avec une certaine tendresse et beaucoup de compassion.

Saint-Petersbourg s'est imposée d'elle-même, comme point de départ et d'arrivée du projet. En 1917, ce sont dans les rues de cette ville, à l'époque appelée Petrograd, que les travailleuses sont descendues manifester. Saint-Petersbourg est le point de départ d'une révolution qui changera à jamais l'histoire du monde, de la Russie, et de ses femmes.

Moscou / Москва

- 1 La vie à la capitale **18**
- 2 Un contraste générationnel **24**
- 3 L'artiste russe **36**
- 4 Le double emploi de la travailleuse **50**
- 5 Une Russie militante **56**

Maksatikhha / Максатиха

- 6 La Russie oubliée **70**

Saint-Petersbourg / Санкт-Петербург

- 7 Les femmes dans les cordes **86**
- 8 Le plafond de verre **92**
- 9 La violence comme toile de fond **96**

1917, la Russie est engagée dans une guerre totale. Celle-ci demande un rythme soutenu des usines qui assurent l'effort de guerre, particulièrement celles de Petrograd (aujourd'hui appelée Saint-Pétersbourg), la capitale.

1917

ou la révolution des femmes

TEXTE / Dounia Salimi

Les femmes, restées en Russie, forment la quasi-totalité de la main d'œuvre. Entre 1914 et 1917, le nombre de travailleurs à Petrograd passe de 242 000 à 400 000. La majorité sont des femmes, employées dans tous les domaines, du textile à la métallurgie. Au même moment, l'économie russe est au bord de l'implosion. L'inflation bat son plein, les loyers augmentent, mais les salaires demeurent inchangés. Alors qu'au front les défaites s'enchaînent, la situation intérieure se dégrade. En mars 1917, deux millions d'hommes russes ont perdu la vie, dans des batailles qui se soldent souvent en échec. L'élan patriotique laisse la place à une lassitude, voire à une colère de la population face à l'effort de guerre. La production quotidienne des usines du pays reste insuffisante pour nourrir un conflit qui demande de plus en plus de ressources. Pour celles et ceux restés derrière, plusieurs jours peuvent passer sans pouvoir mettre la main sur du pain : « cette grave crise alimentaire, ajoutée à la faiblesse de l'économie russe fragilisée par la guerre, ainsi qu'à l'impopularité croissante du tsar Nicolas II entraînent, le 8 mars, une grève générale » explique l'historienne Anna Breteau. Celle-ci est menée par des femmes. Ouvrières et ménagères descendent dans les rues de Petrograd. « La justice, la paix, le pain » scandent-elles en chœur. Démunies, elles réclament une solution à la famine pour pouvoir nourrir leurs enfants, et le retour de leurs maris partis au front. Les difficultés d'approvisionnement liées au froid poussent un grand nombre d'ouvriers des usines Poutilov, les plus importantes de la ville, à se mettre en grève pour se joindre au défilé. Quelques années plus tard, Léon Trotsky déclare : « Sans tenir compte de

nos instructions, les ouvrières de plusieurs tisseries se sont mises en grève et ont envoyé des délégations aux métallurgistes pour leur demander de les soutenir... Il n'est pas venu à l'idée d'un seul travailleur que ceci pourrait être le premier jour de la révolution ». Et pourtant, c'est bien ce mouvement de femmes qui changera tout un système politique, en place depuis quatre siècles en Russie. Cette grève marquera la fin du règne du tsar Nicolas II, impopulaire et déjà très fragilisé par la Première Guerre mondiale qu'il a contribué à provoquer trois ans plus tôt. Il abdiquera le 2 mars, alors que ses propres officiers se sont retournés contre lui, convaincus par les ouvrières que leur place est auprès du peuple. Au 11 mars, la grève est générale. Dans l'ancienne capitale russe, les manifestations se succèdent et s'amplifient pour aboutir en cinq jours à la chute de l'Empire Romanov.

Alexandra Kollontaï et le tournant stalinien

La première femme ministre de l'histoire, Alexandra Kollontaï, est bolchevique. Elle fait adopter une multitude de décrets

révolutionnaires dès la chute de Nicolas II et l'installation de son gouvernement. Ces mesures sont réfléchies dans une vraie optique d'émancipation de la femme. La plupart concernent la vie quotidienne : dépénalisation de l'homosexualité, droit à l'avortement, au mariage civil, ou encore droit de divorcer. Mais au-delà des lois en matière de mœurs, le gouvernement de Kollontaï décide de soulager le travail domestique des femmes en créant des lavoirs, cantines et garderies¹. Tout cela dans le but d'engager de plus en plus de femmes pour pallier le manque cruel d'hommes.

Le projet communiste issu de la révolution bolchevique de 1917 était révolutionnaire dans sa façon de repenser et redessiner la société. Au sein de celle-ci, les femmes et les hommes sont désormais sur le même pied d'égalité. Dès la Révolution d'octobre, l'égalité entre les sexes est même officiellement proclamée. L'Union soviétique ayant été préceuseure en la matière, on aurait pu penser que les rapports sociaux traditionnels entre hommes et femmes en auraient été renversés, mais le décalage qui s'instaure entre les



«Un pouvoir homophobe ne peut pas être démocratique»

décrets et leur application est conséquent. Et pour cause. La guerre civile s'accompagne de la désorganisation économique, de la famine et de la misère. Si bien que, réforme après réforme, les femmes se voient retirer leurs droits. Anna Lebedev déclarera à ce sujet : « Aux premières années, ouvertes et innovantes, où l'on souhaitait substituer à la famille patriarcale une nouvelle forme de relations hommes-femmes, a succédé, dans les années 30 - période d'hécatombes dues tout autant aux massacres staliniens de masse qu'à la "Grande Guerre patriotique" contre le nazisme - un retour aux valeurs de la famille traditionnelle, qui avait pour fonction d'assurer un niveau de natalité acceptable. Car si la femme a toujours travaillé en Union Soviétique, ce n'est pas tant par volonté de lui accorder les moyens de son émancipation que par nécessité de disposer d'une main-d'œuvre abondante, corvéable à merci, dans un pays en pleine industrialisation, dont la population masculine, saignée à blanc, ne suffisait plus »².

Une émancipation illusoire

Depuis, rien n'a vraiment changé. Les textes préceuseurs de la Révolution d'Octobre restent d'application. Pourtant, sur le terrain, la réalité est tout autre. La situation de la femme est pour le moins ambiguë en URSS. Partenaire égale de l'homme dans la famille, elle n'en demeure pas moins la seule à s'occuper du foyer. L'avortement autorisé très tôt n'est finalement pas un symbole d'indépendance, mais plutôt un recours commun de contraception utilisé par une majorité de femmes qui n'a pas d'autres moyens de se protéger.

Au niveau professionnel, le tournant économique qui a suivi la chute de l'URSS a profité presque exclusivement aux hommes car même si les textes de loi ouvrent aux femmes l'accès à tous les métiers, elles restent relativement absentes des sommets du pouvoir. Les femmes, reléguées au second plan, ont dû se contenter d'emplois mal rémunérés, tant l'accès aux postes

d'envergure était réservé aux hommes de l'intelligentsia russe.³

Ainsi, même si les femmes dans l'URSS ont été très tôt émancipées par la loi et souvent les premières à jouir de droits obtenus bien plus tard en Europe de l'Ouest, ces mêmes droits leur ont été enlevés au gré des gouvernements et des décisions politiques. Ce qui n'a étonnamment pas provoqué de nouvelle révolution ni même de manifestations. Dès le lendemain de la Révolution d'Octobre, celles-ci se sont concentrées sur l'effort de guerre tout en fermant les yeux sur un certain nombre d'inégalités économiques, politiques ou familiales, au profit d'un bien-être matériel qui, à l'époque, leur semblait certainement vital. Aujourd'hui, même si une femme russe sur deux déclare qu'elle ne sent pas de différence de traitement dans la société entre elle et un homme, trois quarts considèrent quand même que c'est pour elles que la vie est la plus dure.⁴ X

1 Selon Marc Ferro dans « Octobre, tournant dans l'histoire de l'émancipation de la femme ».

2 Dans « Femmes en Russie : une inégalité qui ne dit pas son nom ».

3 Dans Social Capital and Social Cohesion in Post-Soviet Russia, Twigg et Schecter.

4 Selon un sondage de l'organisme d'études d'opinions russe FOM.



Paradoxalement, c'est dans le métro moscovite qui porte encore de nombreux vestiges de l'époque soviétique que la Russie moderne prend vie. Les montres connectées, les sandwiches triangles et les oreillettes Bluetooth d'une nouvelle génération s'imposent. Les pas sont pressés et battent au rythme d'un nouveau Moscou, d'une nouvelle Russie devenue presque Start-Up Nation.

55°75'10.5" / 37°62'92.1"

MOSCOU

1

En Russie, toutes les femmes ont pu jouir des mêmes droits au même moment... théoriquement. En réalité, entre une femme issue de l'intelligentsia moscovite et une mère de famille en Sibérie, le traitement social est radicalement différent.

La vie à la capitale



TEXTE / Dounia Salimi

Sociologie et talons vernis



Elle est grande, blonde, a des yeux d'un bleu azur. Sa manucure est parfaite. Son tailleur est fait sur mesure. Du bout des ongles, elle ouvre la porte du bureau de Sergueï Zakharov et esquisse un large sourire avenant. Elle s'appelle Ekaterina Sergeyevna Mitrofanova, a 34 ans et un CV long de dix pages. Ekaterina – qui préfère qu'on l'appelle Katya – est post-doctorante en études sociologiques et démographiques à la prestigieuse Higher School of Economics (HSE) de Moscou. Ses domaines de prédilection ? Les transitions générationnelles et disparités de genre dans la Russie post-révolutionnaire. Pour ses recherches menées sous l'aile de Zakharov, elle a remporté plus de prix qu'elle ne peut en compter. Aujourd'hui, elle est professeure, selon la tradition familiale.

En bonne russe moderne, hors de question pour Katya de donner une interview sans se mettre sur son 31. « Attendez ! J'ai déjà enlevé mes hauts-talons pour mes ballerines, ne montrez pas mes pieds à l'image ! »

Nostalgie illusoire

Katya descend d'une longue lignée de femmes aux carrières extraordinaires. Son arrière-grand-mère était professeure d'histoire à l'Université d'État déjà dans les années 40. Sa grand-mère, géologue, a fait le tour du monde et a continué à travailler jusque sur son lit de mort. Cette dernière était tellement occupée qu'elle a dû se reposer sur le gouvernement pour allier carrière et vie familiale. À l'époque, l'État encourageait autant la vie professionnelle que personnelle et mettait à disposition des aides considérables. Ses enfants ont donc été placés gratuitement dans un internat qui faisait office d'école et de foyer cinq jours sur sept. Les week-ends où elle ne pouvait quand même pas s'occuper d'eux, elle laissait la porte de sa maison ouverte et demandait aux voisins de les surveiller. « C'était les années 60, elle ne fermait jamais la maison. Les voisins s'occupaient des enfants des autres et inversement, selon l'emploi du temps des parents. C'était paisible et les gens se sentaient en sécurité. Ça permettait d'avoir une carrière prospère, mais aussi d'être mère ». Katya considère qu'elle a eu beaucoup de modèles de femmes en grandissant qui n'ont jamais subi de harcèlement ou ressenti de sexisme et l'ont ainsi poussée dans la voie d'une longue carrière. Son arrière-grand-mère et sa grand-mère étaient convaincues par le système communiste en place et voulaient absolument qu'il soit généralisé partout ailleurs. C'était leur combat. « Dans l'URSS, hommes comme femmes étaient tenus de travailler. On ne rangeait pas les femmes dans la catégorie "ménagère" comme maintenant. Toute leur vie ne se résumait donc pas à leurs enfants. Je suis très heureuse que ça ait été la référence pour moi » déclare-t-elle fièrement.

Maman Instagram

La jeune femme décide de continuer la conversation autour d'un bon repas chaud. Il fait gris et froid à Moscou ; si bien qu'une soupe n'est pas de refus. Le restaurant où elle a ses habitudes se situe autour de l'université. Il a une décoration « rock anglais » très incongrue mais sert malgré tout des repas traditionnels russes. Elle nous explique les plats puis reprend : « Aujourd'hui, il y a une certaine diversité. Certaines femmes ne font que travailler, comme moi. Et certaines, je dirais même la plupart, sont des "mères

professionnelles » s'esclaffe-t-elle avant de reprendre : « Il y a ce phénomène en Russie depuis quelques années que je trouve très drôle et aberrant en même temps : les "mamans Instagram". Ce sont des femmes qui postent des photos de leur quotidien de maman. Souvent, c'est des photos des habits de marque de leurs enfants, des cadeaux qu'offrent les maris, des grands appartements et leur décoration ostentatoire. Il y a aussi des photos en balade ou en voyage, devant un joli bâtiment, en chaussures de marque aux talons vertigineux et en tenant une poussette assortie à leur tenue. Aujourd'hui ça rapporte tellement bien de faire ça sur Instagram qu'il y a des femmes qui tombent enceintes exprès. Bon après je généralise, il y a aussi le groupe du milieu. Les femmes qui travaillent et sont aussi des mamans normales. Mais c'est rare parce que c'est très compliqué de nos jours d'allier les deux. L'État n'aide plus tellement. Il encourage même à s'arrêter de travailler dès qu'on a des enfants. On peut toucher trois ans de congé maternité en Russie. Finalement, ça rapporte plus de rester à la maison et faire des enfants que d'aller travailler ».

L'intelligentsia aveugle

On comprend très vite que Katya fait partie de cette intelligentsia russe qui a été isolée des problèmes vécus par des femmes de milieu socio-économique plus précaire ou qui viennent de villages reculés en Russie. Elle admet qu'elle n'a jamais vraiment réfléchi aux différents problèmes de sexisme que vivent les femmes dans son pays. Normal, ni elle ni aucune femme de sa famille ne l'ont vécu. Elles étaient toutes des intellectuelles émérites très respectées par leurs pairs, autant masculins que féminins. « C'est un sujet qu'on a jamais abordé dans ma famille. Ma mère et mon père géraient chacun un aspect des affaires familiales et ça se faisait naturellement. Il n'y avait jamais de reproches et il n'y a jamais eu de conflits. À l'école et à l'Université non plus, je n'ai jamais évoqué ces choses-là. On a commencé à en discuter en apprenant l'histoire occidentale et en voyageant. Entre nous autres femmes russes, on se disait qu'on avait beaucoup de chances d'avoir eu accès aux études supérieures, aux carrières et au vote dès le début du XXe siècle. Pour ma part, je trouve que quand j'ai fait mes premiers pas dans la vie active, la société était déjà

très bien organisée pour les femmes ». Pas étonnant pour le pays avec le plus de femmes chercheuses au monde selon la Higher School of Economics (HSE) de Moscou.

Mariage, mirage

Katya a relevé dans ses études sociologiques que les inégalités hommes/femmes ont commencé après la Deuxième Guerre mondiale. Le nombre d'hommes envoyés au front qui ne sont pas revenus a causé un déséquilibre démographique les plus graves de l'histoire. L'attitude des femmes envers les hommes a dès lors changé radicalement. « Elles ont commencé à se marier avec le premier venu par peur qu'il n'y ait pas assez d'hommes pour fonder une famille. Elles réduisaient alors leurs exigences à des standards très bas, et très tristes. Ça, je pouvais le sentir. Comparativement aux femmes de ma famille, les hommes n'étaient pas aussi ambitieux ni travailleurs. Ils travaillaient parce qu'il fallait travailler et que le gouvernement l'exigeait. Mon grand-père était aussi professeur, mais il n'était pas aussi ambitieux ou dévoué. Les femmes étaient toujours plus endurantes, plus passionnées. Elles travaillaient, dirigeaient la famille, organisaient toutes les sphères de la vie, communiquaient avec le monde et prenaient soin des enfants. Les hommes travaillaient puis rentraient mettre les pieds sous la table. Encore maintenant, les femmes russes veulent tellement se marier qu'elles ne réfléchissent pas trop au partenaire la première fois. Ensuite, elles ont un enfant et se sentent enfin assez « femmes » pour prendre leurs propres décisions concernant la vie personnelle ou la carrière. Elles ont besoin de se sentir validées et le font à travers un homme - même si ça ne dure pas - et un enfant. Ce n'est qu'après ces étapes, que le gouvernement pousse à franchir avant 25 ans, qu'elles commencent à réfléchir aux choses qu'elles veulent vraiment. C'est pour ça que la Russie est le pays avec le taux le plus élevé de divorces (50%) et les femmes divorcées les plus jeunes ! » explique-t-elle, les sourcils froncés.

L'égalité est une chimère

Une fois le repas terminé, Katya se précipite dehors et annonce d'une voix enjouée « le ciel s'est éclairci, c'est le moment parfait pour visiter Moscou ! ». Elle poursuit alors

son explication, ne s'interrompant que de temps en temps pour pointer délicatement du doigt l'un ou l'autre bâtiment. « Cette peur de ne pas trouver un homme est encore omniprésente, même si on a atteint un équilibre démographique parfait. En Russie, avoir un enfant après 25 ans est déjà mal vu. Ne parlons même pas de ne pas être mariée après cet âge-là. La seule raison pour laquelle mes parents ne me harcèlent pas pour me marier et procréer est que mes sœurs ont déjà fait tout ça. En plus, ma mère a compris que j'étais différente et n'avait pas les mêmes envies. Elle ne s'attend plus à grand-chose » lance-t-elle d'une voix amusée avant de poursuivre : « Quand j'étais petite, elle me disait toujours que le plus important pour moi était d'être indépendante financièrement. Maintenant que c'est fait, elle n'attend plus rien. J'ai des amis qui n'ont pas d'enfants non plus et ils ne ressentent pas de pression de leurs parents. Je pense que nos parents eux-mêmes ont tellement ressenti de pression qu'ils ne veulent pas nous faire vivre la même chose ». Katya est persuadée que la société change et les normes sociales avec. Avec la fin du communisme, la société devient de plus en plus hétéroclite et les gens ont de moins en moins peur de l'afficher. Il y'a un respect mutuel de la différence, du moins entre parents et enfants. Cela dit, la jeune femme est bien consciente qu'elle est privilégiée et que ce n'est pas le cas partout. Selon elle, il n'en demeure pas moins qu'en Russie, féminité et maternité sont l'égalité l'une de l'autre. Et c'est bien pour ça que le mariage est aussi important. « À l'école, on lit les classiques de la littérature russe où il y'a énormément de sexisme. Dedans, chacun a une place définie : les hommes travaillent et gagnent de l'argent pour leur famille et les femmes sont belles, innocentes et stupides. Elle se sont pas censées avoir d'ambitions. Leur seule



Dans les rues de Moscou, Katya croise des femmes de son âge, déjà mamans.

occupation est de prendre soin de leur mari et de leurs enfants. Même si dans la société actuelle, en théorie, on est égaux, quand on se retrouve dans des situations sociales, on ne cesse d'entendre "une femme reste une femme, elle n'est pas l'égal de l'homme". Surtout à l'école.»

La Résistance numérique

Les questions entourant le gouvernement provoquent chez la démographe un agacement jusque là inhabituel. Elle s'adosse à la rambarde longeant le canal de Moscou. Son visage enjoué laisse la place à un rictus de dégoût avant qu'elle ne lance sèchement : « N'importe qui de moins de 35 ans qui ne vit pas dans une campagne reculée est contre le gouvernement et ses intentions anti-libertaires. Quand ils nous demandent de pondre des enfants, on répond non merci ». Katya explique que depuis la chute de l'URSS et la prise du pouvoir par Poutine,

la communication entre le gouvernement et la société civile a radicalement changé. L'URSS était organisée pour soutenir les citoyens, financièrement, mais aussi à travers l'éducation, l'accès à des carrières prestigieuses, l'Aide aux familles. « Les citoyens aimaient le gouvernement et se sentaient redevables » assure-t-elle, « ils n'avaient donc aucun mal à rendre au pays la pareille au travers du travail et des enfants ». Aujourd'hui, les choses ont vraisemblablement beaucoup changé. Les intérêts du gouvernement et du peuple ne coïncident pas et les canaux de communication ne sont plus les mêmes. « Plus personne ne regarde la télévision qui reste le canal de propagande privilégié du gouvernement de Poutine, donc ils ne nous atteignent même pas. On regarde YouTube, on échange sur les réseaux sociaux, on s'écoute, on développe notre propre identité, nos idées, nos aspirations sans se soucier de ce que veut le gouvernement qui ne

nous apporte rien. On ressent zéro obligation envers ceux qui trônent au Kremlin » assure Katya. La société civile russe semble s'être développée à l'horizontale du gouvernement. Elle s'organise sans jamais communiquer avec ce dernier et sans jamais qu'il ne puisse communiquer avec elle. Des gens simples, de tous horizons, se rassemblent et c'est de là que naît le pouvoir décisionnel. En réponse à « la loi des gifles » de Mizoulina qui dépénalise les violences domestiques, des femmes développent des applications et des sites web pour pouvoir signaler à ses proches que l'on est en danger. « La société civile s'organise pour faire face aux challenges que le gouvernement crée. Nous n'appelons pas la police, on ne peut pas leur faire confiance. À la place, on crée une communauté dans laquelle on peut compter les uns sur les autres et on répond au gouvernement comme ça. "Vous voulez gâcher nos vies ? Nous allons nous réunir et créer quelque chose contre lequel

vous ne pourrez rien faire, quelque chose de bien plus grand et puissant que vous" ».

Crise identitaire et développement personnel

En 2016, la Russie a été très médiatisée pour son record dans un domaine peu glorieux. Selon le service fédéral des statistiques de l'Etat russe (Rosstat), c'est le pays avec le plus de femmes battues au monde. Le sujet a longtemps été tabou. Aujourd'hui encore, plusieurs hommes considèrent qu'il est normal de frapper sa femme. Katya pense malgré tout que les choses sont en train de changer pour celles-ci : « Les hommes n'ont plus à obéir aux ordres d'un gouvernement omniprésent et commencent à réfléchir par eux-mêmes ». Il y'a une nouvelle mode de « développement personnel » très populaire en Russie. Une abondance de livres sur le sujet est disponible dans toutes les librairies du pays. Ils sont censés donner les clés du succès personnel et

professionnel et sont très plébiscités par les hommes russes. Katya, qui regarde l'horizon depuis plusieurs minutes, conclut qu'elle a pu constater une avancée prometteuse dans ses recherches. Actuellement, les hommes et les femmes du même milieu socio-économique sont bien plus similaires qu'auparavant. Les disparités semblent s'effacer, ce qui est bon signe pour lutter contre le sexisme et la violence domestique. Par contre, dans les milieux plus précaires et moins éduqués, l'écart est le même qu'au temps des Tsars. Katya insiste : « L'alcool joue sa part là-dedans. Mon père a arrêté de boire à l'âge de 16 ans. Ça vous donne une idée de l'âge auquel on commence habituellement à boire en Russie ». X

“ Elles ont commencé à se marier avec le premier venu par peur qu'il n'y ait pas assez d'hommes pour fonder une famille.

Les grands chamboulements historiques et politiques que la Russie a traversés au cours du dernier siècle ont métamorphosé le peuple russe. En résultent des mentalités diamétralement opposées qui cohabitent dans une même société.

Un contraste générationnel



Je ne suis pas une nouvelle russe !

TEXTE / France Fouarge

La route est longue pour arriver jusqu'à ce village excentré de Moscou : pour se rendre à son travail, le mari de Gulnara passe chaque jour deux heures dans sa voiture. Après une fastidieuse journée, l'accueil, par les barrières métalliques qui délimitent le lotissement, se révèle glacial. Mais après avoir montré patte blanche, la vue devient plus chaleureuse. De part et d'autre de la chaussée : de luxueuses maisons quatre façades fixent la suite de maisons mitoyennes, plus modestes. Ces dernières, copies conformes les unes des autres, ne se distinguent que par une légère variation dans leur teinte de façade. Ce face à face semble résumer en une image la position de Gulnara. « Nous (elles et ses parents) n'étions pas de nouveaux Russes, nous ne sommes pas de nouveaux riches. » La vérité semble à la fois

dure à dire pour cette maman de quarante ans, et à la fois, très importante à souligner. « Si vous voulez en voir (des nouveaux riches), vous pouvez aller faire un tour dans le lotissement », continue-t-elle sur un ton emprunt à la fois de rancœur et de sarcasme.

Ces nouveaux Russes désignent ceux qui à la chute de l'URSS, durant la période de transition et de libéralisation de l'économie, « se sont fait beaucoup d'argent rapidement, parce qu'ils étaient assez hardis que pour sauter sur les opportunités ». Durant ces années, tout le monde cherchait à retrouver une place dans cette nouvelle société postsoviétique. « Mes parents étaient ingénieurs et n'avaient pas cet esprit d'affaires. Ils n'étaient pas téméraires assez que pour prendre quelque chose à quelqu'un d'autre » s'insurge Gulnara. Ces

propos ne semblent pas durs à croire en voyant la simplicité de la pièce de vie de la maison. L'arbre à chat et le parc pour enfants occupent à eux deux presque autant de place que la cuisine. Le coin salon se résume à une vieille table carrée, entourée de banquettes matelassées. En tout cas, ce décor semble un excellent terrain de jeu pour Dalina, sa fille âgée d'un an et demi, qui fait les allers-retours entre les bras de sa maman et le hall d'entrée. Enfiler des baskets d'adultes s'avère très amusant...jusqu'à la chute!

De l'égalité à la féminité

Si Gulnara ne se retrouve pas dans ces Russes, elle s'avoue également très sceptique par rapport à ce qu'elle appelle « des femmes de contes de fées ». Selon elle, il existe désormais une tendance à être de



“ On ne faisait pas de différence entre les hommes et les femmes puisque vous deviez montrer que vous étiez égaux.



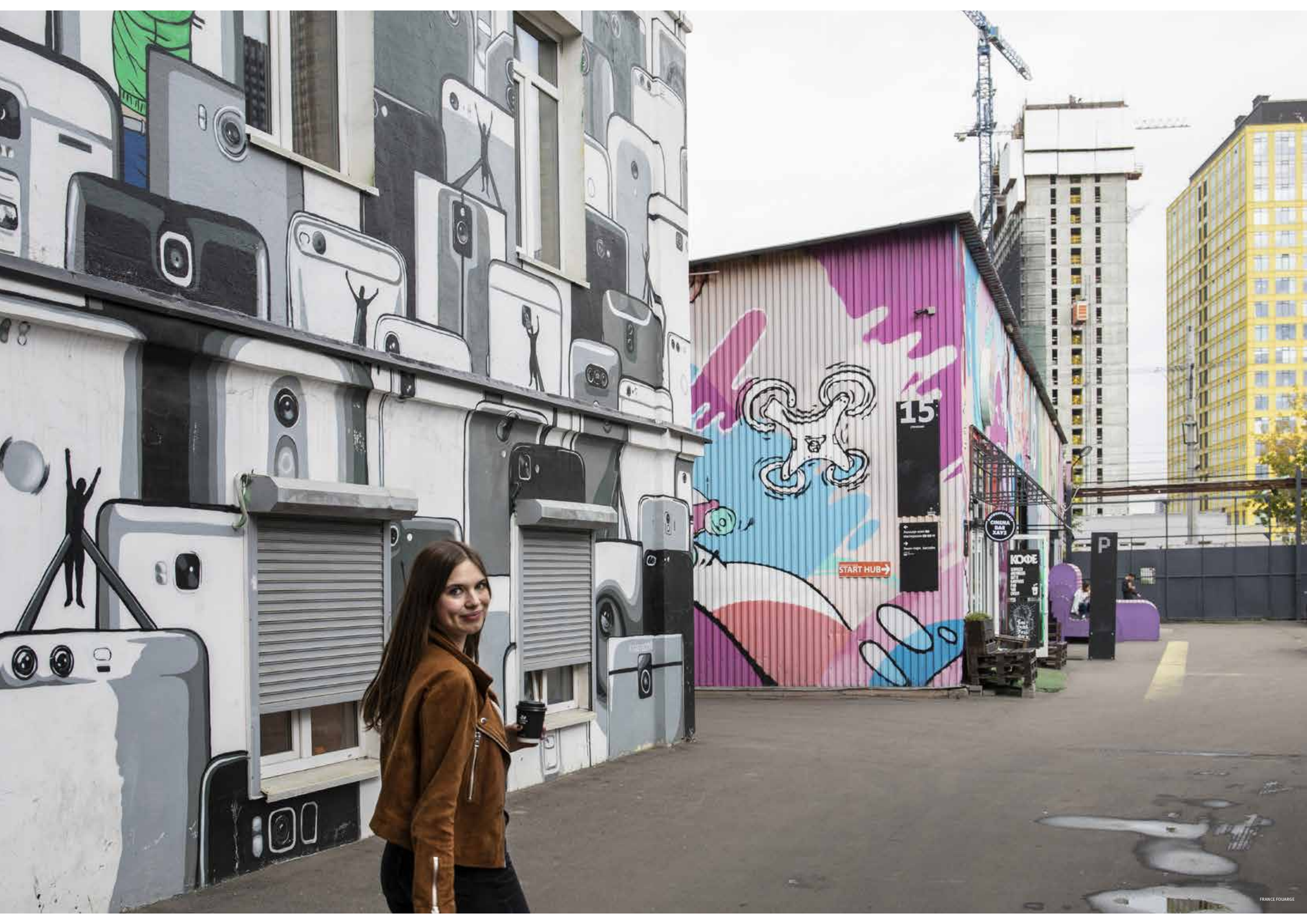
plus en plus féminine. Elle cite notamment ces gourous ou ces cours en ligne qui vous apprennent comment séduire des hommes afin qu'ils vous entretiennent à vie. « Je ne veux pas être une femme féérique qui inspire un homme, et ne fait rien d'autre ! » assène-t-elle en levant les yeux au ciel, avant de rappeler pourquoi elle est si étrangère à ce genre de mode : « Durant l'époque soviétique, la politique générale était l'égalité. J'ai grandi avec cette idée-là en tête. On ne faisait pas de différence entre les hommes et les femmes. Vous deviez montrer que vous étiez égaux ! » Ses cheveux grossièrement attachés par un élastique qui laisse échapper des mèches folles, sa tenue décontractée et ses pieds déchaussés ne laissent pas de doute sur son authenticité. La quadragénaire ressent ainsi un écart entre sa génération et les plus jeunes : « Je sens que quelque chose a changé les dix dernières années, probablement à cause des changements intervenus dans les années 90, mais ça n'a pas changé pour moi. » Elle avance finalement en parlant à nouveau de ces fées : « Ce n'est peut-être qu'une mauvaise interprétation de ce que nous voyons à l'Ouest ». C'est le moment choisi par le chien de la maison, plus proche de l'ours que du canidé, pour faire trembler toute la tablée en cherchant à se rapprocher de sa maîtresse. On ne sait pas qui, de l'animal de compagnie ou de la gamine, cherche à attirer le plus l'attention...

Malgré ces sources de distractions, Gulnara reste concentrée sur les trois choses qu'elle effectue en même temps : tenir Dalina dans les bras, servir le thé, dérouler son récit. C'est que cette maman a l'habitude de cumuler les tâches, comme c'est le cas avec ses deux emplois : professeure d'université et directrice bénévole de sa propre association. Elle se défend pourtant d'être carriériste : « Je ne sépare pas ma famille de ma carrière : je n'avais pas planifié de me marier à un momen-

précis. Je vis juste ma vie et je vois ce qui arrive ». Elle ne se pense pas comme étant le pilier de la famille parce qu'elle est mère. Elle a décidé de ne pas profiter de son congé maternité de trois ans à la Higher School of Economics à Moscou, où elle dispense des cours d'Anglais, mais plutôt d'adapter ses horaires grâce à la bienveillance de son employeur. Cette maman n'imaginait pas arrêter de travailler et compter seulement sur le salaire de son mari, qui leur aurait pourtant permis de subvenir modestement à leurs besoins. En plus de ces deux casquettes, Gulnara cumule celle de directrice d'une association d'aide aux personnes âgées. C'est en 2010 à son retour du Minnesota, où elle a obtenu son master en administration publique et management, qu'elle décide d'appliquer la théorie de son mémoire dans sa ville natale du Bachkortostan (région russe entre la Volga et les monts Oural dans l'est de la Russie européenne). Elle crée alors son association : « My years are my treasure ».

Même dans sa « petite ville d'origine », petite de seulement 500.000 habitants (en Russie la perception des distances et du nombre n'est pas la même), les mentalités changent. « Je connais des gens plus jeunes que moi qui ne sont pas encore mariés passé 25 ans et ça ne pose plus de problème ». Gulnara observe également une nouvelle tendance, celle de devoir se mettre en avant, sur Instagram par exemple. « Tant en tant qu'homme que femme, vous devez jouer, vous mettre en scène. C'est peut-être la réponse culturelle à la pression soviétique d'être égal, et non féminin ou masculin » avance-t-elle. Le dogme de l'égalité soviétique devenu obsolète, c'est l'individualisme qui a pris le relais. Toutefois, il y a dans cette volonté de faire attention à son image quelque chose de bien plus ancien. Un dicton russe reste actuel : « Il ne faut pas laver son linge sale en public ». X







La Russie à l'européenne

TEXTE / France Fouarge

« Flacon » ou « Флакон », non pas le récipient, mais un lieu branché du quartier Oostankinski à Moscou. Une friche industrielle transformée en complexe de loisirs. À l'intérieur des anciennes fabriques, des boutiques d'artisanat ou des cafés bobos ont établi leurs quartiers.

À l'extérieur : un terrain multisports où des adolescentes aux allures de guerrières enchaînent des pompes, des bancs aux formes artistiques et des murs recouverts de fresques. Il n'en faut pas plus pour attirer les instagrameuses-eues le temps d'un shooting photo. Véronika, diplômée en journalisme désormais responsable de la communication interne d'Admitad Russia, y passe toutes ses pauses-déjeuner... à moins que ce ne soit un prétexte pour préparer un post à destination de ses « followers ». Comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, qui sont nées avec internet, elle partage une grande partie de sa vie sur les réseaux sociaux, Instagram étant un média quasi exclusivement féminin en Russie. Ces instagrameuses au physique de mannequin mettent en scène leur quotidien et leurs nombreux voyages. La Russie d'aujourd'hui a ouvert ses frontières tant physiques que digitales, et cette nouvelle génération de Russes en profite amplement.

Véronika, a 23 ans, est déjà passée par quelques pays du vieux continent : Belgique, Espagne et surtout Allemagne dont elle trouve les hommes très séduisants. Son premier amour, quand elle avait 15 ans, était allemand. « C'était un amour de vacances qui s'est prolongé : il est venu me rendre visite à Moscou, je suis allée à Düsseldorf. » Malgré la technologie, les discussions par « chat » sur les réseaux sociaux et les sauts en avion entre Düsseldorf et Moscou, la distance a fini par les séparer. La jeune Moscovite a eu du mal par la suite à rencontrer son copain actuel, le premier russe. Si elle respecte les canons de beauté russes avec ses yeux bleus pétillants, ses cheveux châtain, son maquillage et sa coiffure soignée, elle n'est en effet pas friande des garçons russes. « Les mecs en Russie sont tellement moches et les rares qui sont très beaux parlent trop d'eux-mêmes. C'était vraiment difficile pour moi de trouver quelqu'un qui était à la fois vraiment intéressant et qui correspondait physiquement à mes goûts. » Véronika estime donc avoir trouvé la perle rare,

Alexander, avec lequel elle vit désormais. Sa vie sentimentale se confronte à celle de ses grands-parents et de leur génération. Très sélective quand il s'agit de choisir son homme, elle ne se voit pas mariée ou maman avant un bon moment. Ses parents, eux, n'osent pas avouer à ses grands-parents qu'elle vit avec son copain, sans être fiancée.

responsable Com s'élançait dans les couloirs, éclairés comme un cabinet dentaire. Elle est vêtue d'un pantalon noir taille haute et d'un simple t-shirt moulant, caché sous un perfecto en suédoise. Elle salue ses collègues, installés dans les fauteuils de la cuisine ou dans ceux de l'aire de jeux à la « Google company » avec ses poufs et ses kickers.

Le sexisme bienveillant

Pour reprendre le boulot, Véronika n'a qu'à traverser la voie de chemin de fer qui sépare Flacon de l'immeuble où Admitad loue deux étages pour ses bureaux. Les locaux de la boîte apparaissent eux aussi très occidentalisés. Deux réceptionnistes pimpantes vous y reçoivent derrière leur comptoir de réception frappé du logo de la firme. Des « open-spaces » dont la symétrie et le mimétisme sont seulement interrompus par des salles de réunion cubiques. Malgré tout cette rigueur dans les lignes, l'ambiance est plutôt décontractée. La jeune

L'entreprise tout entière semble marquée par ce culte de l'image, à l'instar de ces jeunes instagrameuses. Un monde à part bien loin des milliers de femmes battues par leurs maris et des féminicides. Véronika n'est pas fort engagée pour le sort des femmes en Russie. Elle ne souffre pas d'inégalités de genre dans son quotidien : « Avec mon copain, nous nous répartissons les tâches ménagères. Nous travaillons tous les deux, pourquoi devrais-je être la seule à cuisiner ? » Bien sûr qu'elle souhaite une amélioration de la condition des femmes russes, vers plus d'égalité comme en Europe. Mais, selon elle

tout n'est pas à jeter de ce certain sexisme dont elle s'accommode bien. « D'un autre côté, en Russie la relation hommes/femmes est plus romantique. Les hommes essaient toujours de bien paraître. » Elle attend de ses partenaires, qu'ils soient allemands ou russes, des gestes de galanterie et des petites attentions. « J'étais triste que mon premier amour (Allemand), qui m'a offert des cadeaux, des bijoux, etc, ne m'ait offert des fleurs qu'une seule fois ». Véronika explique qu'en Russie, c'est vraiment important d'offrir des fleurs : « Vous devez le faire si vous êtes bien avec la personne, si vous l'aimez. » L'ouverture de la Russie au monde occidental et à l'Asie influence beaucoup la façon de penser des nouvelles générations, qui s'entrechoque parfois avec celle des plus anciennes. Il ne faut cependant pas se méprendre, le naturel revient parfois au galop. Sous ses airs hyper occidentalisés, cette jeune femme russe conserve certaines images culturelles bien russes. X

Sous le regard de Dali, ou d'autres fresques de Street Art, Veronika ne peine pas à prendre la pose.



« La fin de l'homme rouge* »

TEXTE / France Fouarge

Il y a 28 ans, le 26 décembre 1991, l'URSS disparaissait emportant avec lui le rêve d'un homme nouveau, l'homo soviéticus modelé à l'image du marxisme-léninisme. Le communisme n'a peut-être pas tenu ses promesses, mais il offrait une idéologie, une identité forte à tous ces hommes de la Biélorussie à l'Ouzbékistan.

/ Dans les années 90, un nouveau modèle économique a pris racine dans cette société, non sans violences. Du jour au lendemain, cet homo soviéticus,

paradigme d'une ère, s'est transformé en Sovok, pauvre ringard soviétique pour les uns, en un souvenir nostalgique pour les autres. Et puis, il y a ces anciens Soviétiques qui ont saisi les opportunités offertes par la libéralisation et la privatisation et se sont enrichis en un temps record. D'hommes rouges, ils sont devenus : « nouveaux riches ou nouveaux Russes ». Pour le reste, ils ont pu bénéficier d'une flopée de nouveaux biens introuvables en Union soviétique : des jeans, à l'aspirateur, en passant par les saucissons... L'ouverture du premier McDonald le 31 janvier 1990 sur la place Pouchkinkaïa à Moscou a vu se presser les foules.

Ces années 90 ont été pénibles également pour l'État et le gouvernement russe qui ont atteint un summum de déliquescence avec un chef d'État (Eltsine 91-99), dont le monde entier a pu se moquer en le voyant apparaître ivre sur les écrans de télévision. Un homme s'est mis en tête de faire renaître une grande Russie : Vladimir Poutine, qui prend les rênes d'un pays meurtri au passage du nouveau millénaire. Dans un pays où se mêlent ceux qui ont vécu le communisme, appelés la génération perdue, et ceux qui ne l'ont jamais connu... le patriotisme et la promotion de valeurs traditionnelles (dont celle de la famille traditionnelle) restent un ciment... pour le gouvernement, et une des réponses à cette recherche identitaire pour les membres de cette société. La disparition du communisme a aussi laissé la porte ouverte à la réapparition de la religion. La loi sur la liberté de conscience de 1990 faisait la part belle aux religions considérées comme plus traditionnelles, en particulier l'orthodoxie. On observe depuis le début du nouveau millénaire une présence et un poids public croissant de l'Église orthodoxe, a contrario d'une absence de pratique réelle, quotidienne et généralisée. Selon le démographe Sergei Zhakarov de la Higher School of Economics de Moscou : « Actuellement en Russie l'argent est bien plus important que l'idéologie ».

Dans les rues piétonnes du quartier de Lubyanka à Moscou, on trouve aujourd'hui des enseignes et des terrasses comme on pourrait en trouver dans n'importe quelle grande capitale...occidentale. Depuis la coupe du monde de football de 2018, toutes les indications des transports en commun ont même été traduites en anglais. Dans les rues et les parcs, une armée d'ouvriers communaux nettoie en profondeur et surtout en permanence. Les résultats de l'ouverture de l'ex-URSS au reste du monde se voient aussi dans le visage de sa capitale. Il y a ces frontières terrestres qui sont tombées : les nombreux pays voisins tant européens qu'asiatiques ne sont plus qu'à une portée d'ailes d'avion. Mais ce sont surtout des frontières invisibles qui ont éclaté avec l'avènement d'internet, puis des réseaux sociaux.

Tous les mouvements se retrouvent sur ces plateformes parce que c'est moins dangereux. En Russie, deux moyens de communication évoluent en parallèle. D'un côté, la télévision sert la communication du gouvernement, tandis que de l'autre, internet, YouTube et les réseaux sociaux partagent dans le règne de l'instantanéité tous les autres courants de pensée. Cette dualité de chaînes de communication accentue un fossé générationnel important : les mentalités

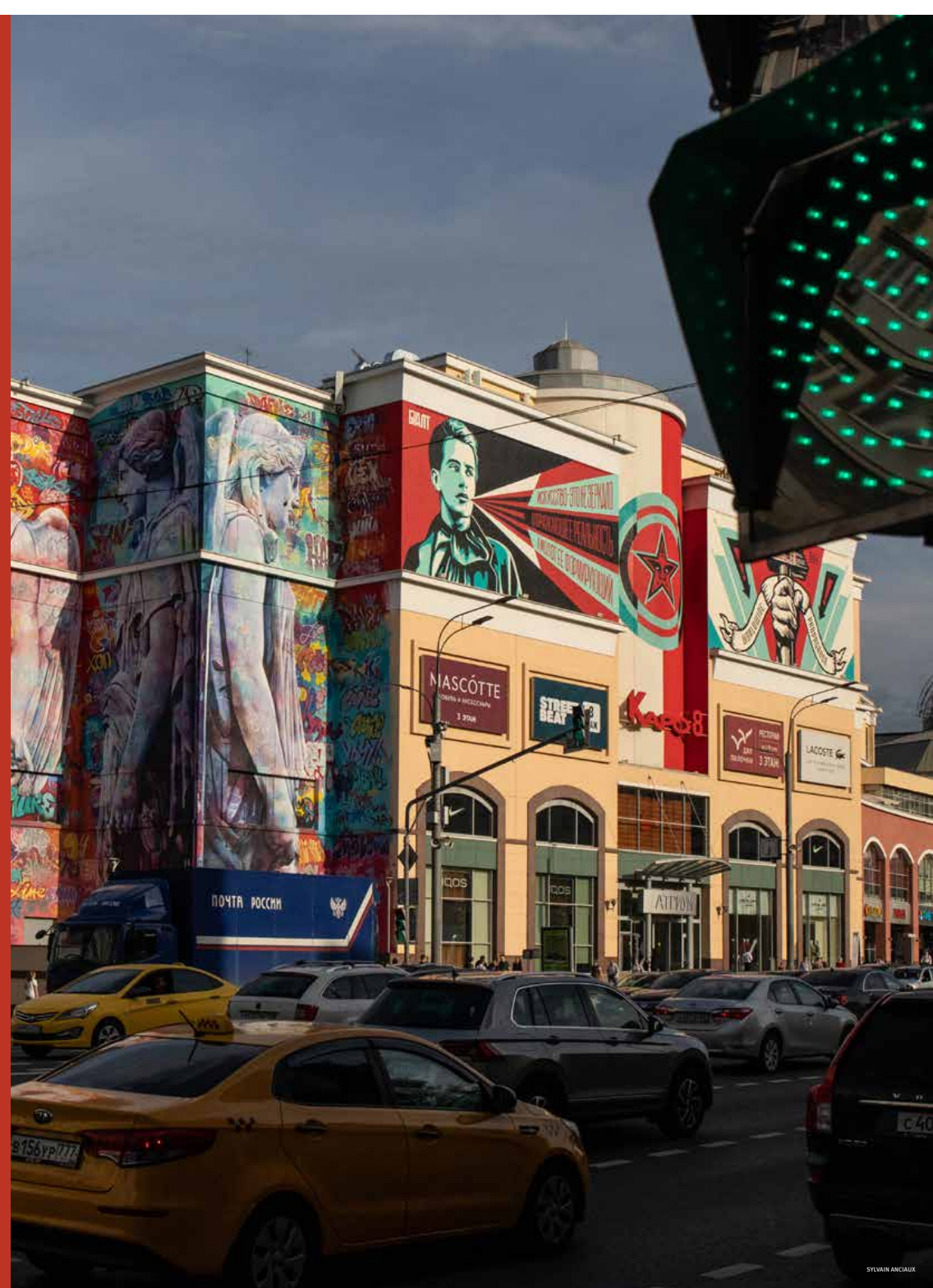
et les croyances divergent fortement que l'on soit baigné dans l'un ou dans l'autre. Et par conséquent, l'identité qui résulte de ce choix informationnel aussi. Plus de rôles et de possibilités s'offrent : comme celui d'être une maman instagrammeuse. Zoïa Svetova, fille de dissidents, visiteuse de prison et journaliste engagée, résume cette évolution qu'elle a vue de ses propres yeux : « Les jeunes qui sortent dans la rue n'ont plus cette peur de l'époque soviétique. Ils sont nés dans une autre vie, avec internet, tout est ouvert. Ils n'ont pas derrière eux cette expérience que nous avons nous, pas cette gêne du soviétisme qu'ont les gens de 40-50 ans ».

Les femmes russes sont donc à l'image des Matriochkas, multifacettes non seulement parce qu'elles se révèlent très paradoxales, mais aussi parce que les Russes se cherchent encore une identité, aux confins d'une série d'influences diverses.

D'hommes rouges, ils sont devenus : « nouveaux riches ou nouveaux russes »

Nadejda Tolokonnikova des Pussy Riot, Oleg Senstov et Piotr Pavlenski. Ces trois artistes à la renommée internationale ont pour point commun d'avoir été incarcérés au même titre que des opposants politiques. Ceux qui ont la chance d'être libres, préfèrent vivre en marge de la société.

L'artiste russe



La révolte dans la peau

TEXTE / Dounia Salimi

Alisha est née en Sibérie. Elle a 28 ans et tatoue depuis ses 20 ans. Elle se présente de façon brève, laissant deviner un caractère introverti. Au moment de parler de choses plus délicates, comme son enfance, elle s'arrête et prend une grande inspiration. On devine qu'elle cherche une façon de répondre à la question sans trop en dire. Une myriade d'émotions semble la traverser. Sa situation familiale était si difficile qu'elle a très vite quitté sa Sibérie natale. Son père en particulier était loin d'être un charmant personnage. «J'ai eu de nombreux problèmes parce que je ne souhaitais pas réitérer ce schéma patriarcal et sexiste de la famille. J'ai dû partir». Elle n'en dira pas plus. Saint-Petersbourg sera sa première destination où elle exercera le métier d'illustratrice pendant quelques années. Elle se lance plus tard dans le tatouage et rejoint Moscou. Ça ne sera pas tâche facile.

À ses débuts, des hommes qui venaient se faire tatouer dans le salon, sans savoir qu'ils allaient être accueillis par elle, déclaraient qu'ils ne voulaient pas être tatoués par une femme avant de tourner les talons. C'était aussi extrêmement difficile de trouver un endroit qui voulait bien d'une femme apprentie. Le tatoueur qui a formé Alisha n'avait jamais accepté de femmes avant elle, simplement parce que c'était des femmes. «Même si le monde du tatouage a partout été machiste, la Russie est bien pire. Ici, il y'a toujours minimum dix ans de retard. Dans des villes progressistes comme Berlin ou Amsterdam, il y'a autant de tatoueurs que de tatoueuses. Et si ce n'est pas le cas, les deux sont sur le même pied d'égalité dans le milieu. Mais il faut laisser faire le temps, je vois déjà une énorme différence entre mes débuts huit ans plus tôt et aujourd'hui» explique Alisha. Selon elle, cette différence s'explique par le fait que sa génération et les suivantes sont nées avec internet et le partage d'idées. Cet accès au monde extérieur qui n'existait pas avant permettrait une vraie évolution. Les

manifestations qui frappent Moscou depuis le début de l'été s'expliqueraient aussi par cette différence générationnelle : «Un vent féministe et contestataire est en train de frapper les grandes villes comme Moscou ou Saint-Petersbourg» déclare-t-elle fièrement.

Risibles amours

La conversation est interrompue par la collègue d'Alisha qui apporte un café servi dans des tasses très design. Alisha en profite pour préparer son matériel. Alors que la porte se referme, la tatoueuse reprend : «J'ai quelques histoires de clients assez insolites. Plus on s'éloigne de grandes villes comme Moscou, plus ce genre d'histoires foisonnent. Je tatouais dans une petite ville, près de l'Oural, et arrive un couple fiancé. Pendant que je tatoue l'homme, sa fiancée demande aussi un tatouage. L'homme refuse alors violemment et elle renonce. Quand j'en ai parlé autour de moi, tout le monde trouvait ça normal de ne pas faire quelque chose que son mari ne veut pas qu'on fasse. Même s'il s'agit de son propre corps. À Moscou, il m'est arrivé une histoire similaire. Un homme m'amène sa copine pour que je lui tatoue son nom et prénom en dessous du sein. Son nom à lui. Je pose alors le pochoir et il me demande agressivement deux ou trois fois d'agrandir la taille du tatouage. Inquiète, je finis par amener la jeune femme dans une pièce à côté, pour lui parler en tête à tête. J'essaye de la raisonner, mais elle m'assure qu'elle veut le nom de son copain tatoué sur son corps. Rien à faire. Je finis alors par le lui tatouer, en tout petit. C'était l'année dernière».

Alisha explique que le sexisme fait partie intégrante de la société russe. C'est tellement banal que ça en devient normal. La littérature en est la cause et le reflet. Chez Dostoïevski notamment, la femme est la martyre de l'homme. «On nous apprend tellement ça à l'école que ça en devient un modèle à suivre. J'ai une amie, fan de littérature

« Un homme m'amène sa copine pour que je lui tatoue son nom et prénom en dessous du sein. Son nom à lui.

russe, qui est mariée et qui se complait parfaitement dans le patriarcat. Elle dit à qui veut bien l'entendre : la femme a une place inférieure dans notre société parce qu'elle est inférieure à l'homme. Une autre a tellement peur de faire quoi que ce soit seule, que ça la reconforte d'avoir son mari violent auprès d'elle. Dans l'Oural, toutes mes amies ont déjà été agressées par leur conjoint, que ce soit verbalement ou physiquement. Certaines décident de s'en aller, vers Moscou par exemple. Mais pas toutes. Cette mentalité date de la Seconde Guerre mondiale. Il n'y avait plus assez d'hommes, donc on devait

non seulement en trouver un -peu importe qu'il soit violent ou non- afin de construire une famille, mais aussi rester à tout prix pour conserver celle-ci.»

La tatoueuse pense que cent ans plus tôt, la situation était bien mieux pour les femmes. À l'époque, elles étaient l'égal de l'homme. Main dans la main, ils construisaient le pays et pouvaient manifester des opinions qui n'étaient pas celles du gouvernement. C'était l'essence de la Révolution. Mais d'abord Staline puis la Perestroïka ont fini de tirer un trait sur le rôle prépondérant

que tenait la femme. «Depuis les années 90, nous sommes laissées pour compte. Alors que les femmes ont porté le poids de la Révolution et du travail pendant la guerre, elles sont aujourd'hui priées de bien vouloir retourner chez elles élever une famille. Les violences domestiques sont devenues la norme, presque partout à travers le pays. Il y'a des mouvements religieux, patriarcaux et pro-identitaires qui se développent et promeuvent des politiques anti-avortement, anti-LGBT...anti-libertés tout simplement. Ça fait peur» déclare-t-elle, le regard inquiet. X





Eva, jeune photographe, brandit un panneau sur lequel il est écrit «La Russie sera libre».

La Russie sera libre

TEXTE / Dounia Salimi

/ Eva fume paisiblement une cigarette devant la baie vitrée. Son studio photo clandestin a des airs d'usine désaffectée. Il est baigné d'une lumière pure qui se reflète sur son visage poupin chaque fois qu'elle regarde vers l'horizon. Ses gestes sont assurés, sa posture élégante. De sa présence seule, elle domine l'espace qui l'entoure. Dans ce studio, elle est chez elle, dans un endroit où elle peut exercer sa liberté sans réserve. Alors qu'elle se déplace vers un banc en palettes au fond de la pièce, sa singularité saute aux yeux. Sa peau lisse et enfantine contraste avec le sérieux de son regard perçant ; ses cheveux d'un orange vif avec son bustier fleuri et sa jupe couleur macramé. En guise de maquillage, elle a dessiné deux points noirs en dessous de ses paupières inférieures. Comme une sorte de peinture de guerre cryptique. Toutes les facettes de sa personne semblent être un paradoxe. Son calme impassible peut être pris pour de la timidité, parfois même pour de la froideur, mais son air mutin laisse deviner un personnage complexe. Eva n'a que 23 ans, mais quelque chose en elle impose le respect.

Elle est née dans la petite ville de Tver, entre Moscou et Saint-Petersbourg. Son enfance est marquée par des histoires de violences et une absence mémorable d'hommes. Sa grand-mère a vite abandonné les études de philologie



Le studio d'Eva est simple. Pourtant, chaque petit détail est pertinent.

dans lesquelles elle excellait pour se marier à 22 ans, donner naissance à deux enfants et suivre ledit mari en Sibérie. La suite n'est que coups et blessures. «C'est une situation généralisée en Russie et pour beaucoup de femmes c'est tout à fait normal. Elle n'a jamais même pensé à appeler la police. La police n'est pas réputée pour aider les femmes battues, ils ne se déplacent même pas. Il y a cette pensée traditionnelle en Russie qui veut que la femme sauve la famille, peu importe les circonstances. C'est perdre son honneur que de ne pas réussir à vivre avec son mari et ses enfants. Il faut subir.» Faut de moyens et par peur de représailles, elle n'arrive à fuir la Sibérie avec ses deux filles que plusieurs années plus tard. En pleine nuit. En plein hiver. «Je lui ai demandé comment elle avait pu se laisser faire. Elle était si intelligente, si ambitieuse, promise à une carrière brillante. Pourquoi même se marier alors que toutes les femmes connaissent le même sort ici ?» déclare Eva. Elle fixe le sol quelques minutes, l'air désabusé, avant de reprendre d'une voix décidée : «Je me suis dit que je ne ferai jamais comme elle». Une fois installée à Tver, sa grand-mère décide de se remarier à un homme d'affaires qui la mettra en sécurité. La seule figure masculine que connaîtra Eva dans sa vie.

Poupée russe, poupée en porcelaine

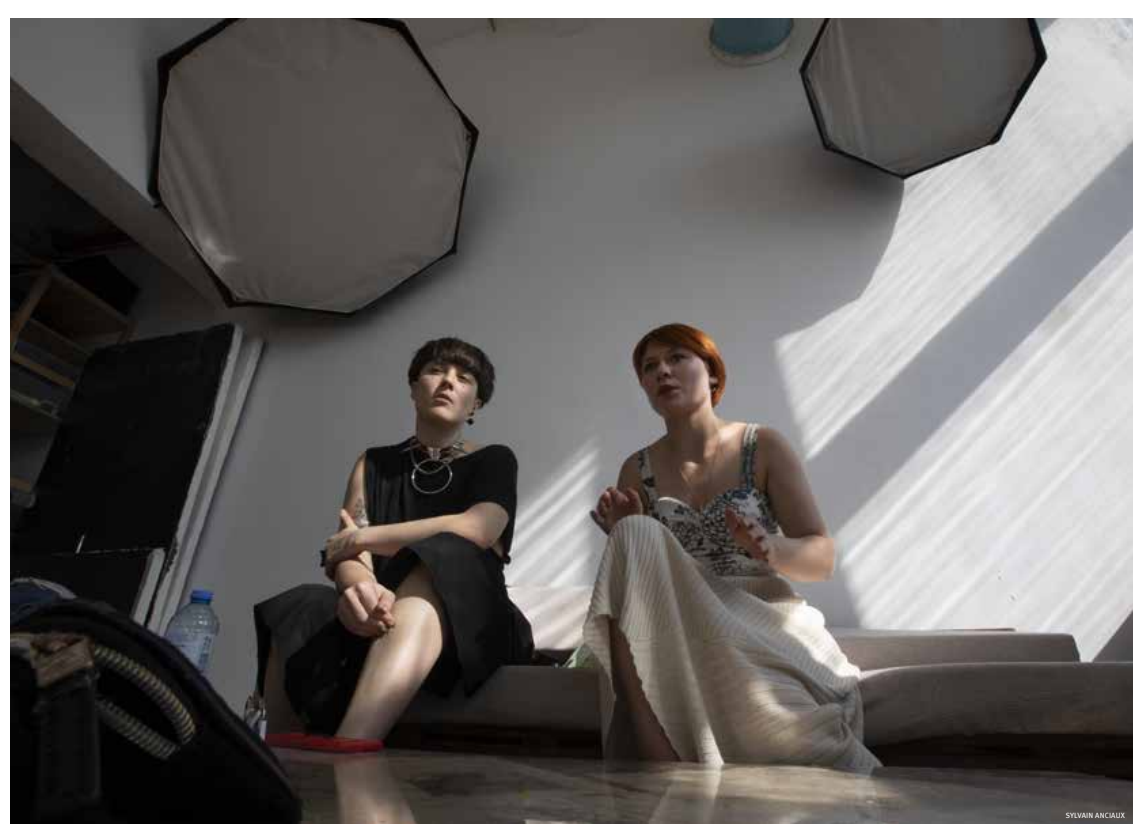
La mère d'Eva, elle, avait commencé une école de couture qu'elle a arrêtée quand elle est tombée enceinte à 17 ans. Le père n'a jamais été présent. Eva le verra trois fois dans sa vie avant qu'il ne meure des suites de son alcoolisme.

Pour survivre et nourrir ses deux enfants, sa mère quitte très vite Tver pour travailler dans les chantiers de Moscou. Eva est alors confiée à sa grand-mère et ne voit sa mère que sporadiquement. Cette dernière, dans le même désir de stabilité que la grand-mère, ne cessera jamais de chercher un mari, et ne cessera jamais non plus de connaître les mêmes violences. Pourtant, elle n'était pas exactement la figure de la femme qui attend le prince charmant recluse dans sa maison. Elle était alors l'une des seules si ce n'est la seule femme à travailler dans un chantier : «Elle a subi énormément de sexisme, alors qu'elle avait une très bonne forme physique et faisait aussi bien son travail que ses collègues. Beaucoup de harcèlement aussi. Et pourtant c'était Moscou, pas la petite ville super traditionnelle qu'est Tver». Ce phénomène est loin d'être isolé ou anecdotique, et même si les mentalités changent petit à petit à Moscou et Saint-Petersbourg, Eva assure qu'il est loin d'être dépassé. Le sexisme latent que vivent beaucoup de femmes en Russie ne se retrouve pas uniquement dans des milieux très physiques - et donc très masculins traditionnellement. On le rencontre dès qu'un minimum d'effort physique est nécessaire, même dans des situations totalement incongrues : «Dans une carrière artistique, faire un stage chez quelqu'un de renommé est un passage obligé. Eux-mêmes demandent des assistants sur leur site et font la promotion de ce job, qui pour information, est non rémunéré. Quand je leur envoie mon CV, ils me répondent tout de suite non. Les rares qui donnent une explication

disent que 'c'est un travail d'homme'. Parce que la mentalité ici veut qu'un homme soit mal à l'aise de demander à une femme de l'aider à porter un pied par exemple. Ils se fichent de ma forme physique : le fait que je sois une femme annihile toutes mes chances d'être stagiaire chez un photographe. Ils sont trop embarrassés de demander à une femme de les aider pour une tâche légèrement physique. Même mon ami photographe de 33 ans m'a dit non. Il ne veut pas de femmes photographes. Pourtant, il sait pertinemment que je suis bonne dans ce que je fais et que ce stage pourrait aider ma carrière» lance Eva d'une voix cinglante. Elle ajoute que selon elle, les hommes n'en ont que faire des choix des femmes, même dans un monde qu'on imaginerait très ouvert comme l'art. «En Russie, il y a trois hommes qui font des photos pour tous les journaux de mode. Je connais de très bonnes photographes russes qui ont beaucoup de succès à l'étranger, mais ici elles n'ont pas beaucoup de travail. Ce n'est pas parce qu'elles sont moins douées que les hommes, c'est surtout que les journaux ne sont pas prêts à risquer d'engager de nouveaux photographes, surtout des femmes. Ils travaillent avec les mêmes depuis plus de 10 ans.»

Maria-Claire

La porte s'entrouvre. Une tête brune apparaît. Eva se lève et va accueillir une femme au look décalé. Elle a les cheveux noirs de jais, rasés sur les côtés. Un ras du cou épais agrémenté de clous et de chaînes décore sa longue combinaison noire. Elle a dessiné les mêmes



SYLVAIN ANCAUX

deux points noirs en dessous de ses paupières, quelques centimètres plus bas. Alors qu'elle dépose ses affaires dans un coin de la pièce, Eva lui explique qu'elle témoigne de la situation des femmes en Russie. La première s'empresse alors de s'asseoir à côté d'Eva pour expliquer son propre point de vue. Maria a 28 ans, elle est Ukrainienne et vit depuis cinq ans à Moscou. Elle est blogueuse. Mais pas n'importe quelle blogueuse. Elle aborde les sujets les plus tabous de la société russe : sexualité, maladies sexuellement transmissibles, plaisir, et orientations amoureuses. Elle est mariée et mère d'une petite tête blonde de quatre ans. Mais elle est aussi polyamoureuse, une situation peu connue et très mal vue dans le pays. Elle dit qu'elle fait le travail de l'école et de la famille en termes d'éducation sexuelle, ce qui manque cruellement en Russie : «l'explique comment se protéger des IST et MST. Je parle aussi de vibromasseurs et de plaisir féminin. Je veux surtout donner accès à ces informations qu'on ne trouve nulle part ici, pays où on résume la féminité à la mode et au maquillage». Maria s'amuse des milliers de

pages Instagram en Russie qui ne parlent que de cela. Selon elle, la raison pour laquelle les femmes russes s'apprenent autant, c'est parce qu'elles cherchent toutes un homme qui va les protéger et les entretenir financièrement. C'est la mentalité traditionnelle persistante dans le pays, qui est perpétuée par les campagnes autant de propagande que de marketing menées par le gouvernement intrinsèquement patriarcal. Mais il y'a de l'espoir selon Maria : «Il y a de plus en plus de femmes qui veulent être responsables d'elles-mêmes. Mais c'est une nouvelle "mode" à Moscou et ça ne représente qu'une petite minorité. Un homme qui entretient une femme, c'est normal. L'inverse ne l'est pas. C'est aussi pour ça que les femmes ne gagnent pas autant que les hommes. C'est une énième tradition sexiste. Pendant les Guerres mondiales, le féminisme se ressentait bien plus, car les femmes travaillaient plus pour pallier le manque d'hommes. Une fois que les hommes sont revenus quasiment à un équilibre démographique, on a dit aux femmes qu'elles pouvaient retourner s'occuper de la maison et des enfants.»





FRANÇOISE

Maria se prépare pour la séance photo.

“ Ce n'est pas l'intelligence qui fait que des hommes battent leurs femmes. C'est la culture, la culture russe.

Mise à nu

Maria se lève pour aller se changer. Elle se déshabille sous la lumière des baies vitrées et enfle un tutu beige. La scène est angélique. Alors qu'elle hésite entre plusieurs accessoires pour agrémenter sa tenue, Eva la rejoint et s'affaire autour de son matériel. Une question est restée en suspens. Elle y réfléchit quelques secondes puis déclare d'une voix assurée : « Non, le niveau d'éducation n'accorde pas de privilèges aux femmes en Russie. On est le pays avec le plus de femmes détentrices d'un diplôme supérieur. On est aussi le pays avec le plus de femmes battues. Le niveau d'éducation n'est utile que quand il débouche sur un métier qui te rend indépendante financièrement, ce qui te permettrait de fuir en cas de violences ». Eva installe son matériel photographique en continuant son

explication : « Ce n'est pas l'intelligence qui fait que des hommes battent leurs femmes. C'est la culture, la culture russe. À l'Université, on ne t'explique pas comment traiter une femme. Ton entourage, l'environnement souvent extrêmement misogyne dans lequel tu vis aura une bien plus grande influence sur comment tu vas traiter ta femme que ton éducation scolaire. Tous les stéréotypes commencent à maison, et continuent au jardin d'enfants, jusqu'à l'université et sur les lieux de travail. Moscou et Saint-Petersbourg sont des villes radicalement différentes du reste de la Russie. C'est comme si on était dans un autre pays, tout le monde le dit. C'est donc un peu mieux pour les femmes de vivre dans celles-ci, mais partout ailleurs c'est l'horreur ». Elle se rassoit et esquisse un sourire-

moqueur. Ses joues rosées redonnent à son visage un air espiègle. Elle raconte qu'à ses débuts de photographe, elle avait fait exposer son travail dans sa ville natale. Sa spécialité étant les photos de nu, elle s'attendait à un peu de choc. Mais c'est bien plus qu'un peu de choc puritain qu'elle a rencontré. La ville menaçait alors d'interdire son exposition si elle maintenait une photo accrochée. La photo d'un homme, de surcroît noir, nu. Les photos de femmes, elles, ne posaient aucun problème. « Ce qui choquait surtout c'était de voir l'anatomie d'un homme. Une femme qui photographie un homme doit forcément avoir couché avec lui selon les gens de ma ville. C'était très déplacé, voire malsain. Même mes amis ne me croyaient pas quand je leur affirmais que

c'était uniquement de l'art et que ce n'était qu'un modèle pour mon travail. Le comble pour eux, c'était que l'homme était noir » annonce-t-elle en riant.

De l'art d'être activiste

Avant de mettre fin à la discussion, Eva tient à montrer quelque chose. Elle se lève gracieusement, se déplace sur la pointe des pieds, et farfouille dans un tas d'affaires colorées. Elle en tire un papier cartonné violacé un peu abîmé. Le bout de carton en question est un panneau utilisé la veille durant l'une des manifestations les plus violentes à Moscou depuis la montée au pouvoir de Poutine. « J'ai 23 ans. C'est le premier meeting auquel j'ai participé. J'y suis allé avec cette affiche. Après le meeting, j'ai appelé ma mère et nous

avons eu une conversation compliquée. J'ai fini par fondre en larmes. Je lui ai dit que je n'étais pas seulement pour la liberté politique, mais pour la liberté tout court. Pour la liberté d'opinion, pour la liberté de genre, d'orientation. Pour avoir le droit d'être qui je suis et de vivre ma vie sans avoir constamment peur d'être jetée en prison. Ce qui se passe en Russie n'est pas normal et le monde entier doit le voir. C'est pour ça que je manifeste. Ma mère ne comprend pas, elle en est outrée. Nous n'avons pas du tout les mêmes avis, notamment sur la question des droits LGBT. Ces histoires ne l'intéressent pas. Et comme beaucoup de personnes de son âge, elle déteste le fait que des hommes puissent aimer des hommes et que des femmes puissent aimer des femmes ». L'expression

“ Une fois que les hommes sont revenus quasiment à un équilibre démographique, on a dit aux femmes qu’elles pouvaient retourner s’occuper de la maison et des enfants.

d’Eva change, sa voix habituellement pleine d’entrain se remplit d’amertume. « J’ai été élevée selon une éducation très traditionnelle, et je ne connaissais rien de la communauté LGBT il y a encore quelques années. Je me posais des questions, mais je ne les comprenais pas. Aujourd’hui je sais que je suis bisexuelle. Mon existence est un crime. Je n’aurais jamais pensé un jour me considérer comme activiste. Mais depuis peu je me rends compte que je n’ai plus vraiment le choix. J’ai même rêvé hier soir que je menais un cortège de manifestants LGBT. Si je commence à m’intéresser de plus en plus près aux droits civiques et à m’engager pour les questions de libertés en Russie, ce n’est pas seulement pour moi. C’est surtout parce que je suis dans le monde de l’art et j’ai beaucoup d’amis membres de la communauté LGBTQ+. Je ne veux plus qu’ils aient peur pour leurs études, pour leur carrière ou pour leur vie. Dans mon cercle d’amis, la grande majorité des LGBT ont constamment peur. Ils cachent leurs relations, ils se méfient, ils ne peuvent pas parler à tout le monde de leur sexualité. » Eva regarde furtivement sa montre. Cela fait déjà plusieurs minutes que Maria a choisi sa tenue et qu’elle s’est installée devant le miroir doré. Elle s’entraîne maintenant à essayer différentes poses. Avant d’aller rejoindre celle-ci, Eva se lève et se place là où se tiennent généralement ses modèles. Elle ouvre l’affiche, la tient aussi haut qu’elle puisse et lance un sourire défiant. On peut y lire « la Russie sera libre ». X



4

Depuis l'époque soviétique, le travail est présenté comme un outil d'émancipation pour les femmes. La réalité est tout autre, elles cumulent le statut de travailleuses à leur rôle premier de mère.

Le double emploi de la travailleuse



La famille avant toute carrière

TEXTE / France Fouarge

Anna a 24 ans. Elle est doctorante en chimie depuis deux ans



FRANCE FOUARGE

Le paysage moscovite est marqué par l’empreinte massive de sept gratte-ciels staliniens ; les « sept sœurs » à l’architecture baroque et à la hauteur sublimant la grandeur du communisme. Celle d’entre elles qui est couronnée par une flèche étoilée abrite l’administration de l’université d’État Lomonossov. Le reste du campus s’avère bien moins fastueux, de petits pavillons jaunâtres ne gardent de leur modèle stalinien que l’aspect « carré ». La faculté de chimie d’apparence très hermétique renferme dans sa cour quelques curiosités : trois carcasses de voitures prennent le soleil sur le tarmac éclaté, une ribambelle de jardinières accueillent des géraniums. Ces fleurs indiquent le chemin le long des couloirs et des cages d’escaliers, dans lesquels le moindre espace est utilisé pour placer un énième réfrigérateur. Il faut passer la porte des laboratoires pour qu’éprouvettes, becs Bunsen et erlenmeyers prennent possession des lieux. Anna, doctorante en chimie, supervise les tests d’une de ses étudiantes, blouse blanche et lunettes de protection de rigueur sur le nez. Ces locaux sont animés par la présence d’une

constaté la même logique : « Les Japonaises font ce qu’elles veulent, elles ne réfléchissent pas à leur santé et leurs modes de vie. Elles pensent d’abord à leurs carrières ». Et c’est là que se situe la différence, en Russie « même si vous avez des ambitions professionnelles, que vous voulez mener une bonne carrière, vous pensez quand même à la famille ». Si les femmes doivent se préserver, c’est pour ne pas mettre la famille en péril. La différence provient selon la jeune femme non pas d’une quelconque pression politique, mais bien de l’entourage et de l’éducation. « Toutes les filles de mon âge pensent à leurs enfants, à leurs familles et ne veulent pas les mettre en péril. Elles pensent à leur avenir. »

Le bonheur des hommes pour celui de la famille

Ses baskets cramponnées au repose-pied du tabouret, la doctorante pivote énergiquement de gauche à droite. Les bagues métalliques de son appareil dentaire, qui tranchent avec la blancheur de ses dents, terminent de lui donner un air juvénile. Anna a trouvé son homme, avec lequel elle vit d’ailleurs, mais

divorcer... » Pour une amie d’Anna, quelle s’amuse à imiter grossièrement, ce fameux cachet était primordial car « elle voulait devenir une femme ». Des histoires tout aussi révélatrices, la scientifique en connaît en nombre. Une autre de ses connaissances estime que « l’homme est le pilier de la famille. Donc, si tu veux une famille heureuse, ton homme doit être heureux ». Dans l’imaginaire collectif russe, l’homme reste une denrée rare qu’il faut chérir proche du demi-dieu. Habituellement, les femmes arrêtent de travailler jusqu’à ce que leurs enfants aillent à l’école : « Les hommes, eux, doivent continuer de travailler, pour leurs carrières ».

Aux murs, entre deux étagères, un tableau représente un scientifique occupé aux mêmes manipulations qu’Anna : il semble ainsi chapeauter le laboratoire... La chimiste se rappelle que lors de ses études, un professeur mettait systématiquement une de ses amies en échec. Elle avait beau étudier la matière à fond, elle devait le repasser. L’examineur se justifiait sans vergogne : « Tu es une fille, tu ne peux pas connaître ce sujet aussi

“ / L’homme est le pilier de la famille. Donc, si tu veux une famille heureuse, ton homme doit être heureux.

grande majorité de femmes. « Il y a en général plus d’hommes dans les départements de chimie, et quand je suis arrivée ici, il y a cinq ans, je pensais trouver un mari » nous confie la doctorante, qui sous sa tenue de travail porte une robe oscillant entre le chic et le « casual ».

À 24 ans, elle entame déjà la deuxième année de son doctorat, qui vise à améliorer l’efficacité des médicaments. Lors de sa troisième année d’étude, Anna a dû faire un choix crucial pour son avenir, celui de sa spécialisation. Un choix d’autant plus important pour les femmes car certains domaines leurs sont déconseillés en raison de leur dangerosité. « Les femmes ne veulent pas faire quelque chose qui soit dangereux pour leurs vies. Ce sont les hommes qui choisissent de travailler dans les domaines les plus toxiques. » Anna a bien conscience qu’il s’agit d’une situation plutôt spécifique à son pays, car lors de son séjour à Tokyo elle n’a pas

elle se sent bien étrangère aux projets de ses anciennes camarades d’amphithéâtre. « Nous sommes diplômées seulement depuis l’année dernière, mais mon fil d’actualité Facebook est rempli de photos de mariages ou de nouveau-nés ! » Ses parents, un ingénieur et une infirmière, qu’elle décrit comme des gens simples, ne lui en tiennent pas rigueur. Ils préfèrent la voir étudier et faire ce qu’elle veut. Les avertissements viennent plutôt de ses grands-parents. « Oh tu n’es toujours pas mariée, tu es pourtant assez âgée pour l’être. Tu dois épouser quelqu’un ! » s’indigne Anna « Quelqu’un. Non pas un type bien. Non, juste quelqu’un ! » Ses grands-parents sont toujours marqués par ce traumatisme de déséquilibre entre la population féminine et masculine, conséquence de la Seconde Guerre mondiale. Toujours aujourd’hui, bien que les mentalités changent avec les jeunes générations, certaines femmes « veulent se marier pour avoir un tampon sur leur passeport, et ensuite

profondément. Tu dois avoir triché ! » Anna reste tout de même prudente : les situations du même genre, elles arrivent dans les deux sens. Certains considèrent que les filles sont plus disciplinées par exemple. Quant au sexisme ? Oui, il y en a toujours selon elle quand on est jeune, comme lorsque « les garçons jouent aux policiers et aux voleurs et ne veulent pas jouer avec les filles ». On ne s’en rend alors pas compte, puis on grandit. « À l’école et à l’université, on apprend le sexisme et le féminisme. On tend vers plus d’égalité. » Par conséquent, comme le sexisme n’est pas répandu, la scientifique ne pense pas que la société ait besoin du féminisme. Les analyses terminées, elle reprend son rôle de professeur, et vérifie le travail de son élève. Le verdict est sans appel : les tests ont, encore une fois, échoué... Il ne reste plus qu’à recommencer le lendemain... X

Mères, travailleuses, et puis seulement femmes

TEXTE / France Fouarge

456 métiers restent encore interdits aux femmes en Russie par un décret gouvernemental de 2000. La raison ? Ne pas mettre en péril leur rôle de mère, promu par les politiques pro-natalistes du gouvernement, mais surtout encore bien ancré dans l'imaginaire collectif. Pour beaucoup de Russes, la famille passe avant toute autre chose. Aux yeux du gouvernement, elle est : « la base de l'état ». C'est ce que déclarait littéralement en 2006, Sergei Mironov, alors président du conseil de la Fédération de Russie. Cependant, une constante s'impose entre ces différents pôles de la société russe. Ce chiffre de 456 métiers interdits n'interpelle que très peu les Russes, qui n'en ont pour la plupart même pas connaissance. Il attire donc notre regard occidental davantage que celui des femmes russes, elles-mêmes.

Ce sont d'autres statistiques qui viennent plus facilement à l'esprit des Russes : celles de l'éducation des femmes. L'idéologie soviétique a entraîné une éducation des femmes très tôt dans l'histoire. Nicolas Werth¹, historien spécialiste de l'URSS, ose une comparaison pour parler de ce souci d'alphabétiser l'homme soviétique en général : « Dans le discours idéologique soviétique, la spectaculaire progression du taux d'alphabétisation (25% environ en 1917, 81,2% en 1939, 98,5 en 1959 et 99,7% en 1970) tient approximativement la même place que l'augmentation, également spectaculaire de la production d'acier ou de machines-outils. » En 2017, la vice-première ministre russe des Affaires Sociales, Olga Golodets pouvait se targuer d'un taux d'éducation supérieur des femmes de 37%, contre 29% pour les hommes. Mais force est de constater que derrière ces données,

la réalité se révèle moins lisse. À la sortie des études, ces diplômes ne se traduisent pas toujours en des postes équivalents. Certaines femmes n'exerceront jamais leur métier pour privilégier leur rôle de mère, d'autres mettront leur carrière de côté pendant des années jusqu'à ce que leurs enfants entrent à l'école.

Une réalité peut en cacher une autre

Du côté des entreprises, la proportion de femmes occupant des postes de direction est une des plus élevées au monde avec plus de 40%.² L'élite économique et financière russe compte de plus en plus de femmes. Historiquement, ces entrepreneures étaient à la tête de petites entreprises dans des domaines d'activité jugés comme « féminins » (service à la personne, santé, culture, éducation, tourisme). Mais, depuis une décennie, elles conquièrent de nouvelles sphères : elles sont cadres supérieures dans les banques ou multinationales, avocates, médecins ou journalistes... Yvert-Jalu³, historienne spécialiste de la famille russe, précise que ces « nouvelles femmes » se rencontrent surtout dans les jeunes générations qui ont su s'adapter aux nouvelles lois du libéralisme économique.

En effet, cette période de transition, de privatisation et de libéralisation fut très dure pour la population russe, mais les femmes



« Femme ! L'alphabétisation, clé de votre émancipation »

ont été tout particulièrement touchées. Elles représentaient dans les années 1990 jusqu'à 70 % des personnes sans emploi. Selon Anna Lebedev, chercheuse en politique et spécialiste de la Russie, cette libéralisation s'est faite au détriment des femmes. De fait, elles étaient à l'époque moins armées pour se lancer sur ce nouveau marché, notamment sous le poids de leurs tâches de mères de famille.⁴

Aujourd'hui encore, une grande partie des femmes en Russie reste engagée dans des domaines traditionnellement

réservés pour elles, comme l'éducation et la culture, parmi les moins bien rémunérés. Les écarts salariaux en Russie restent également fort marqués : une femme russe gagne 73% du salaire d'un homme⁵. Son salaire de doctorante ne suffit pas à Anna pour vivre, elle cumule en plus un poste dans l'administration de l'université. Leur situation économique, souvent précaire, pousserait certaines femmes à choisir le mariage comme une stratégie d'ascension sociale et de sécurité financière.⁶ X

Trace de l'époque soviétique, surveiller les escalators dans le métro constitue encore aujourd'hui un job.



1 Werth. N «Alphabétisation et idéologie en Russie soviétique». Paru dans la revue vingtième siècle.
 2 Selon l'étude de Grant Thornton, bureau d'audit international, de 2015 intitulée *Women in business: the path to leadership*.
 3 Yvert-Jalu dans «Femmes et famille en Russie».
 4 Anna Lebedev : maître de conférences à l'université de Paris-Nanterre.
 5 Selon les chiffres du gouvernement russe.
 6 Lebedev dans « Femmes en Russie : une inégalité qui ne dit pas son nom ».

Selon l'index démocratique de 2018 calculé par « The Economist », la Russie est le 144^e pays mondial en ce qui concerne la démocratie. Comment manifester, qui plus est en tant que femme, dans un état considéré comme anti-démocratique ?

Une Russie militante



La place des femmes est partout

TEXTE / Sylvain Anciaux

Malgré le soleil du mois d'août, il fait plutôt frais en banlieue moscovite ce matin-là. Les HLM se succèdent comme un copié-collé. À certaines fenêtres pend un peu de linge à sécher alors qu'au sol, la route est complètement détruite comme si un séisme l'avait réduite en morceaux. Le taxi s'arrête devant ce qui ressemble à un champ fraîchement labouré, mais d'asphalte. Nastya attend devant son bâtiment, une cigarette à la main. « Ça sent encore le communisme » s'amuse-t-elle lorsqu'elle rentre à l'intérieur pour appeler l'ascenseur. Au septième étage, les portes s'ouvrent et Nastya sort son trousseau pour ouvrir une porte. « C'est ici que je vis ! », un petit appartement d'une trentaine de mètres carrés qu'elle partage avec deux amis. « On a qu'une chambre, qu'on partage, qui fait également salon », mais ça n'a pas l'air de déranger le trio. Un drapeau anarchiste est accroché au mur. Partout ailleurs, on aperçoit des pancartes avec des inscriptions cyrilliques. Ces décorations démasquent celle qui travaille au Marketing Center, le pendant moscovite du quartier nord-bruxellois ou de la Défense à Paris. « Je travaille sur des données cryptées. Mon pseudo Instagram est « CryptoAnarchist » parce que je considère que les banques volent nos informations, nos données pour les transmettre au gouvernement qui en profite pour régir nos vies. »

Nastya fait partie du mouvement des Thikie Piket, un mouvement contestataire qui utilise la seule forme de protestation légale en Russie. Il s'agit de s'afficher, seul, silencieusement et pacifiquement avec une pancarte. « En tant que féministe russe, je n'ai pas beaucoup d'amis garçons : ils sont toxiques et je préfère garder mes distances

avec eux, ils sont dangereux. Mais l'un de mes colocataires est un mec, Andreï, il est féministe et soutient les combats que nous menons. »

Le travail comme élément déclencheur

Les pancartes de Nastya parlent de féminisme, d'égalité des droits ou de liberté. Elle a rejoint le mouvement des Thikie Piket à 15 ans, elle en a maintenant 19. Lors de son premier boulot, son patron lui a annoncé que ce serait bien qu'elle parte en vacances avec son fils. Il lui a tendu un billet de 1000 roubles (quatorze euros) et une boîte de préservatifs. Dans la même entreprise, ses collègues masculins qui occupaient un poste similaire au sien étaient mieux payés, sous couvert qu'ils « avaient des familles à nourrir ». C'est depuis qu'elle a pris conscience de cette situation que Nastya milite notamment pour une égalité entre les hommes et les femmes en Russie. Quatre ans plus tard, nouveau job, mêmes problèmes. On demande encore à Nastya de faire la vaisselle des hommes. « J'ai dit à mes collègues qu'ils pouvaient la faire eux-mêmes. Ils m'ont répondu, surpris, qu'ils pensaient qu'en tant que femme ça ne me dérangerait pas, que j'aimais faire ça, que ça m'était habituel. »

Sur sa porte d'entrée, une grande affiche est placardée. « 1. Les clés 2. Le porte-feuille 3. Écouteurs/chargeur 4. Passeport 5. La bonne humeur ». Nastya s'habille pour aller au travail, elle choisit un sac transparent, elle y glisse une de ses nombreuses affiches. Aujourd'hui encore, Nastya marchera pour les femmes. Sur son affiche est écrit la question à choix multiples suivante : « Comment finir en prison ? -violer -martyriser -se défendre. Il nous faut une loi contre les violences domestiques ! #Tikhie Piket ». La dernière

case est cochée. Cela fait référence à l'affaire des sœurs Khachatryan. Trois sœurs emprisonnées, car présumées coupables d'avoir assassiné leur père qui leur infligeait des supplices physiques et sexuels. Malgré le vacarme du métro, une sorte de silence se fait presque ressentir lorsque Nastya monte dans la rame. Certains regards ne trompent pas, Nastya a fait mouche. Susciter le débat, voilà un de ses objectifs. Une dame amusée lui confie l'inutilité de son combat, la voix teintée d'un peu de bienveillance ou de mépris. Nastya reste attentive à ses commentaires qui l'amuse. « J'ai ce genre de remarque à chaque fois que j'arbore une affiche, ça ne me dérange pas ». Le métro s'arrête à Smolenskaya, la station de métro la plus proche de son travail. Une fois un pied dehors, un homme l'attrape par l'épaule et l'emmène contre une colonne de pierre de la station, quelques mètres plus loin. Les visages sont fermés, l'homme a la cinquantaine, il porte sa voix sèchement, à la limite de crier, dans un russe sec, craquant, rapide. Dans les grandes lignes, il lui dit qu'elle ne peut pas faire ça, qu'elle donne une mauvaise image de la Russie. Du haut de ses 19 ans, Nastya reste calme et répond à son interlocuteur, qui ne lâchera pas l'affaire pendant cinq minutes au moins.

À la sortie du métro, Nastya contraste avec son environnement. Ses semelles compensées ne sont pas de taille face aux gratte-ciels. Dans ce quartier, New York a remplacé Moscou. Les snacks sont véggies, les scooters électriques et, soudainement, il ne semble pas anormal d'échanger en anglais. Nastya traverse un dernier passage clouté, et s'engouffre dans une tour de verre avec la promesse qu'aujourd'hui encore, elle ne fera pas la vaisselle. X



“ Lors de son premier boulot, son patron lui a annoncé que ce serait bien qu'elle parte en vacances avec son fils. Il lui a tendu un billet de 1000 roubles et une boîte de préservatifs. ”

La place des femmes est partout



Dans le métro moscovite, Nastya pousse aux regards d'abord, aux débats ensuite.

La révolte silencieuse

TEXTE / Sylvain Anciaux

Moscou, Samedi 10 août 2019. La pluie moscovite ne cesse de tomber. À la sortie de la station de métro Krasnye Vorota, un bruit métallique se répète. C'est celui des parapluies qui se déploient, formant un voile de plastique se dirigeant dans un étrange silence vers le bas de l'avenue Sakharov, au centre-ville de Moscou. La semaine dernière, ils étaient 15 000, plus de mille d'entre eux ont été arrêtés et ont écoupé de peines de prison, ce qui peut expliquer le silence et la tension latente qui règne sur la foule. Ce samedi-là, 50 000 manifestants (20 000 selon la police) ont bravé le gros temps pour demander le droit à des élections pluralistes à leur président.

Sous ces parapluies se trouvent Eva, Nastya et Veronika. Eva tient dans sa main un panneau mauve, la couleur du féminisme, sur lequel elle a écrit à la gouache blanche : « La Russie sera libre ». À quelques centaines de mètres plus haut sur l'avenue Sakharov, Nastya brandit une pancarte sur laquelle il est écrit : « Force au féminisme. À bat le patriarcat ». Les Russes, ou du moins cinquante milliers de Moscovites se rassemblent pour la démocratie. Du jamais vu sous l'ère Poutine. Au fur et à mesure que la foule s'amasse pour prendre part à une manifestation statique, des vagues de cris apparaissent. « Dopuskai », laissez-nous voter. Dizaine par dizaine, les policiers font signe d'avancer vers les portiques détecteurs de métaux. Les sacs sont vérifiés également.

Sobol, une figure féminine dans la protestation

Chaque samedi, le peuple des villes se rassemble et, chaque samedi, ils sont de plus en plus nombreux. Le mois d'août verra les rassemblements de plus en plus nombreux, 15 000 (1000 arrestations), puis 50 000. Cette révolte a plusieurs noms, plusieurs visages. Dont celui de Lioubov Sobol, femme, militante et membre de Russie du futur, le parti d'opposition présidé par le très médiatisé Alexi Navalny. De la mi-juillet à la mi-août, Lioubov Sobol a fait une grève de la faim. Le 3 septembre, elle reçoit une amende de 300 000 roubles (soit 4 000 euros) pour avoir initié des manifestations. Comme beaucoup d'autres figures de l'opposition, la juriste s'est vue radiée des élections régionales de septembre sans aucun motif valable. Quelques heures avant la manifestation, Sobol poste une vidéo en direct sur Twitter, la voix pressée, le ton inquiet, pendant que les forces d'intervention défoncent sa porte pour l'arrêter. « Les autorités de Moscou ont tout fait pour que cette manifestation soit interdite. Elles ont tout fait pour que les musiciens ne jouent pas. Mais je suis sûre que ceux qui y sont allés vont s'exprimer, pour me défendre et défendre ceux qui sont derrière les barreaux au nom d'accusations illégales, qui ont été emprisonnés après des perquisitions administratives illégales ».

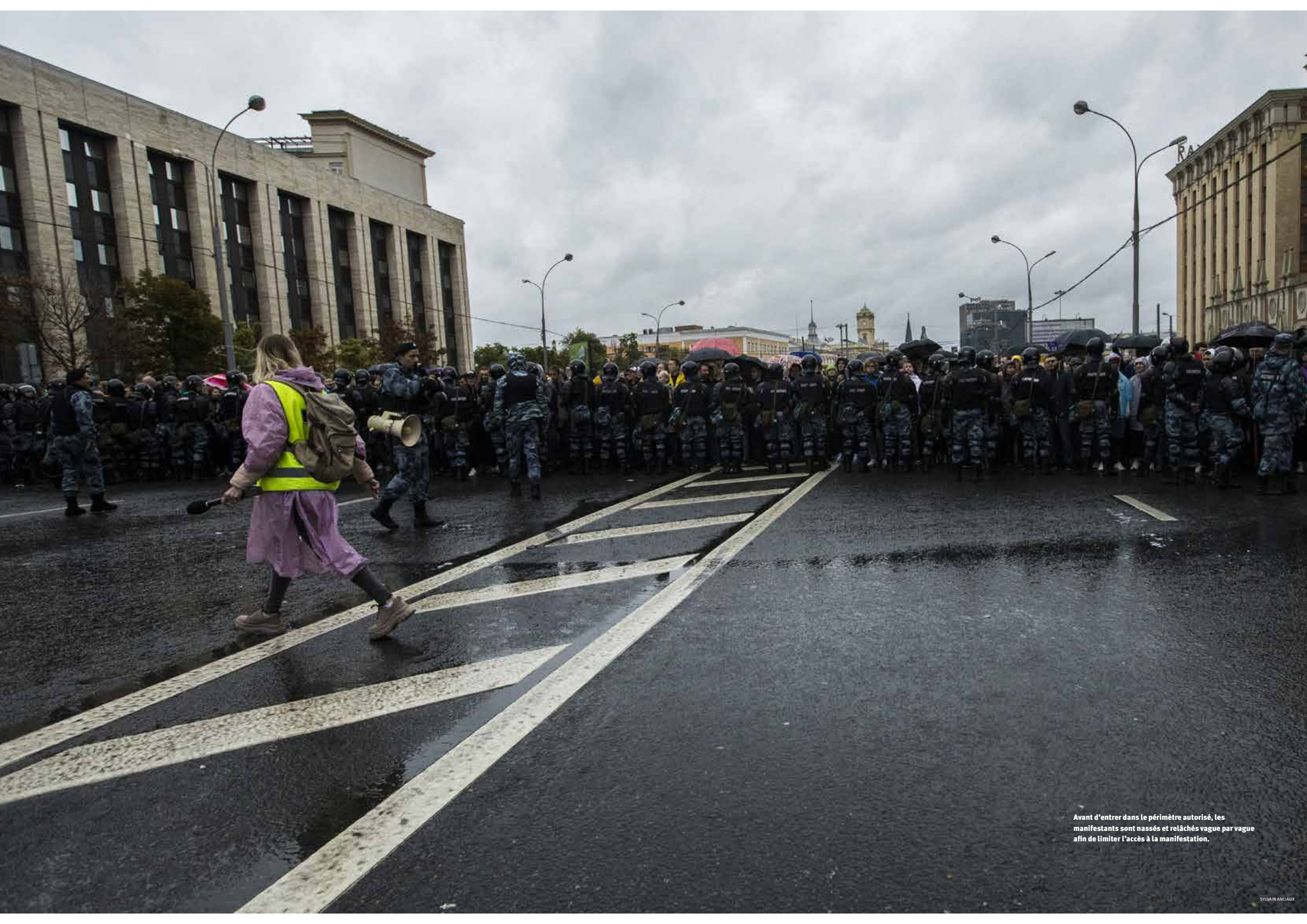
La froideur présidentielle, la répression des opposants et les nombreux cas de violences policières ont finalement modifié la stratégie



Sous les parapluies, les manifestants, dont beaucoup des femmes.

du peuple russe. Dans un gratte-ciel d'une des plus grandes avenues moscovites, en petit comité, se tient une conférence presque exclusivement composée de femmes. On y accède en traversant des petits bureaux « cosy », symboles ultimes de cette nouvelle Russie, ce nouveau Moscou qui tend de plus en plus vers la Silicon Valley. Alena Popova préside la table ronde. Son chignon est travaillé à la moindre mèche. « Lorsque la Chambre Supérieure d'État, la Douma, décriminalise les violences domestiques, ils déclarent que la catastrophe de cette violence n'en est pas une ». Alena Popova est

une influenceuse et activiste pour le droit des femmes en Russie. 62 000 abonnés sur Instagram. En colère contre la Loi des gifles qui dépénalise les violences domestiques, Alena Popova veut lancer une nouvelle vague de contestation populaire. Cette fois-ci, elle ne sera pas menée dans la rue, mais sur Instagram. Et pour ça, elle va s'aider d'Alexandra Mitroshina, 25 ans, 2 millions d'abonnés. La jeune femme n'hésite pas à appuyer les propos de Popova « Vous pouvez battre votre femme, c'est OK, c'est permis, vous n'allez même pas en prison ! C'est un pas en arrière dans notre société. »



Avant d'entrer dans le périmètre autorisé, les manifestants sont nassés et relâchés vague par vague afin de limiter l'accès à la manifestation.

“ S'ils commencent à ouvrir le feu,
c'est fini. C'est la terreur.

« J'ai le droit de choisir »



#янехотелаумирать

En août, dans une Russie déjà dans les rues, le #янехотелаумирать (#Jenevoulaispasmourir) est repris près de 20.000 fois sur le réseau social, la photo postée par Mitroshina est "likée" plus de 420.000 fois. Popova est reconnue comme initiatrice de ce mouvement et devient une icône dans un pays où une femme meurt chaque heure sous les coups de son conjoint. Petit à petit, dans les grandes villes de Russie, les protestations grondent. Le mois d'août 2019 reste un mois important où se seront rencontrées différentes luttes qui, parfois, ont convergé. Cette convergence entre démocrates et féministes, il est évident que le Kremlin ne le voit pas d'un bon œil.

Les jeunes s'opposent

Zoya Svetova, journaliste et activiste pour les droits humains, décrit ce qui pourrait permettre à cette nouvelle génération de faire bouger les lignes. « La situation est différente des manifestations de 2012 », en parlant du fait que beaucoup de jeunes peuplent les mouvements sociaux actuels. « Les jeunes qui sortent dans la rue n'ont plus cette peur de l'époque soviétique. Ils sont nés avec internet. » La militante poursuit d'un air inquiet « Il y a une grande force et volonté de riposte, de contre-répression, de s'opposer, mais de l'autre côté il y a une force aussi grande, peut-être plus grande, de répression ». Malgré ce réveil contestataire, Zoya Svetova n'imagine pas un changement de situation avant le décès, par vieillesse, du président et de ses hommes. « Ces manifestations ne vont pas ébranler le pouvoir. Ce que je ne sais pas, c'est jusqu'où le pouvoir devra aller. Pour l'instant, vous avez vu des policiers qui battent les gens, mais ils n'ont pas encore commencé à tirer. S'ils commencent à ouvrir le feu, c'est fini. C'est la terreur. »

En fin de compte, les centres urbains russes vivent, remettent en question le pouvoir, militent pour un système plus juste. Il ne reste plus qu'à -pour ces opposants au pouvoir- convaincre un pays de 17 millions de kilomètres carrés et de 146 millions d'habitants de se lever pour un nouveau système, 100 ans après ce qui fut l'événement le plus marquant de l'histoire du pays. X

Retour sur l'avenue Sakharov, où défilent 50.000 manifestants. Curieusement, aucun réseau n'est opérationnel. Moscou est pourtant une ville moderne, dotée d'un service Wi-Fi public et d'une excellente couverture 4G. Les autorités ont donc coupé tous les moyens de communication pour éviter que la lutte de la rue ne s'invite sur les réseaux sociaux. En installant ce climat de peur sur la manifestation, le Kremlin dissuade ces citoyens qui hésitent à s'engager dans le mouvement. Dina, journaliste dans une radio publique locale de Moscou, ne veut pas prendre le risque de manifester. Son emploi serait en jeu: « Je soutiens le mouvement, mais je ne peux pas y prendre part ».



Le vacarme assourdissant du métro moscovite laisse place au cliquetis rythmé du train-couchette. Que la campagne russe est belle au lever du soleil. C'est l'été et la brume des champs s'évapore dans les lumières rosées. L'ambiance dans le train est silencieuse. Si l'on ne dort pas, on joue aux cartes en famille, on prend le café en lisant un livre dans le couloir, ou l'on regarde défiler le paysage à la fenêtre. Parfois, le train s'arrête à une gare qui semble flotter comme une île au milieu de cet océan russe. Neuf heures du matin, gare de Bologoye, à mi-chemin entre Moscou et Saint-Petersbourg. Maksatikha n'est pas accessible facilement en train, il nous faut prendre le taxi. Deux heures et trente minutes de Lada (les voitures soviétiques), on ne compte plus les villages abandonnés, les datchas (maisons de vacances) délaissées, brûlées ou effondrées.

55°75'10.5" / 37°62'92.1"

Maksatikha

6

**En dehors des mégalo-
poles russes, s'étend la seconde
Russie. Une Russie moins
transformée par les
influences extérieures,
et surtout abandonnée
par le pouvoir central.**

La Russie oubliée





Sous le regard de son président, Oksana supervise l'administration de Maksatikha.

Un devoir de mère

TEXTE / France Fouarge

300 kilomètres aller, 300 kilomètres retour : Vitaly, le père orthodoxe de Maksatikha, les fait volontiers dans une même journée pour aller manger dans son restaurant favori de la capitale. Eh oui, que représentent 600 kilomètres dans un pays de 17 millions de km² de superficie ? La perception des distances est subjective, mais le fossé entre la vie citadine et la vie rurale de cette petite ville de 8.000 habitants, s'avère lui bien réel. Maksatikha située dans la région de Tver, entre Moscou et Saint-Petersbourg, offre un saut en arrière dans le temps. Lénine trône toujours sur la seule place du village et surveille les restes d'une plaine de jeux sommaire. Les habitants préfèrent bien mieux continuer à cultiver leurs potagers, devant leurs masures en bois coloré,

que d'acheter aux supermarchés. Konstantin Gezanevitch, le maire du village est fier des travaux réalisés au cours de son mandat. Alors que les premiers trottoirs sortent de terre, après tout il n'y a que les trois rues principales qui sont asphaltées, c'est le monument aux soldats disparus lors de la Seconde Guerre mondiale qui est restauré en grande pompe. Cette sculpture empreinte de la mégalomanie de l'art soviétique présente une mère qui conduit ses garçons à la patrie. « Maksatikha a envoyé 10.000 soldats durant la Seconde Guerre mondiale, 5.000 sont revenus. C'est très important pour la population de se remémorer ses héros. » explique, Oksana, l'adjointe au maire en même temps que ses escarpins, assortis à son tailleur bleu marine, s'enfoncent dan-

gereusement dans la boue du chantier. Heureusement, sa tenue est sauvée par l'arrivée de son chauffeur.

Retour au sec dans son bureau de la maison communale. Ici, tous les postes, à l'exception de celui du maire, sont occupés par des femmes. À Maksatikha, les hommes vêtus de treillis travaillent dans la forêt, tandis que les femmes occupent les postes dans les deux écoles du village, les petits commerces ou encore dans l'administration. Attention, il n'est pas question de faire une distinction entre travail manuel et intellectuel : « Pour travailler dans la forêt, il faut aussi être intelligent. Les femmes ne travaillent pas dans la forêt parce qu'il s'agit d'un travail physiquement extrêmement dur qui finirait

par détruire leurs corps. Pourquoi s'infligeraient-elles cela ? Ce n'est pas une histoire de femmes ! » Malgré le temps pris pour mettre en confiance la dame (une demande de permission à son supérieur suivie d'une visite officielle du village), elle mesure encore ses mots qui restent tranchants. « Il y a des professions où les femmes font un meilleur travail, d'autres où les hommes sont tout simplement meilleurs. Il y a des métiers féminins et des métiers masculins ! » L'adjointe au maire est assise bien droite dans le fond de sa chaise, ses mains manucurées délicatement posées sur son bureau, dont le bois est laqué jusqu'au scintillement. Serait-ce la présence de son président, encadré au mur ou sur les pages de son calendrier, qui la rend tendue ? Même au fin fond de la Russie rurale, ou serait-ce plutôt, surtout dans cette seconde Russie : Poutine n'est jamais loin.

Citadines et provinciales, si différentes et si semblables

Malgré ses opinions conservatrices bien arrêtées sur les rôles attribués à chaque genre, sa vie privée n'a pas suivi la voie de la tradition jusqu'au bout. Originnaire d'un village voisin, Oksana s'est mariée jeune et a eu son fils à l'âge de 20 ans, bien avant de pouvoir être considérée comme une « vieille fille ». « Personne ne m'a mis de pression pour que je me marie. J'ai rencontré un homme qui me plaisait, nous nous sommes mariés et nous avons eu un enfant ensemble. Et voilà... » Mais rapidement le couple a divorcé. La maman célibataire, maintenant âgée de 43 ans, a vécu quasi la totalité de sa vie seule avec son garçon. « Mon fils ne connaît pas son père, qui a une nouvelle famille. Quand il a eu l'âge de comprendre que ses parents avaient divorcé, il n'a pas voulu lui parler » confie-t-elle, en insistant tendrement sur un point « Toute ma vie j'ai fait en sorte de lui suffire en tant que mère et en tant que père. Au final, dans la famille traditionnelle russe, le plus important n'est pas le mari, mais l'enfant ». La quadragénaire est néanmoins loin de se considérer uniquement comme une mère de famille puisqu'elle a été

dié à l'université et a toujours travaillé. Elle n'a pas hésité longtemps au moment de choisir ses études. Elle a suivi l'exemple de sa maman institutrice, mais n'a exercé que durant dix ans dans l'enseignement. Depuis 2008, elle occupe le poste d'adjointe au maire à l'administration de Maksatikha. Elle veille à ce que tous les bureaux de la région fassent bien leur travail et assure la communication entre les différentes administrations. Elle aime son travail et n'est pas intéressée par le poste de son supérieur masculin. « Je ne suis pas de type carriériste comme ces femmes de Moscow City qui trouvent leur bonheur au travail, du matin au soir. Je préfère rester les pieds sur terre plutôt que de m'imaginer

la place des femmes reste bel et bien la même que ce soit dans la capitale ou dans le plus petit des villages, c'est à dire, tenir la maison, nourrir son mari, faire les courses et élever ses enfants. « Quand je parle avec des femmes de Saint-Petersbourg ou de Murmansk qui viennent à Maksatikha en vacances dans leurs datchas, on se comprend tout à fait. Au final, nos vies se ressemblent énormément. » L'explication est simple selon la provinciale : « Ce n'est pas une question de grandeur des villes, mais de culture. Et tous les Russes ont une culture de la famille très importante. » Mais si la culture donne un rôle aux femmes, leur donne-t-elles des droits ? Encore une fois sans l'ombre d'un sourcillement, l'adjointe au

“ Il y a des professions où les femmes font un meilleur travail, d'autres où les hommes sont tout simplement meilleurs. Il y a des métiers féminins et des métiers masculins ! ”

à un poste haut placé. » répond-elle du tac au tac, comme si on lui parlait d'une autre espèce. « Je ne veux pas cela, mais à la fois je ne voudrais pas être femme au foyer. » Plus qu'une volonté de travailler, c'est aussi une nécessité. « J'ai toujours eu un enfant dont je devais prendre soin. Il fallait donc que je travaille pour avoir de l'argent. » Être à la fois mère et travailleuse, un idéal très soviétique qui ne dénote pas dans ce décor d'une autre époque.

Dans ces propos, cette rupture entre les grandes villes et les zones rurales est bien présente. Cela n'empêche, selon Oksana, que

le maire affirme qu'en Russie les femmes et les hommes vivent en démocratie et sont libres. Les droits des femmes sont respectés, elles font ce qui les rendent heureuses, constatez par vous-mêmes : « Les femmes font des études. Certaines travaillent à la justice, d'autres sont à l'armée ». Oksana, bien qu'elle n'ait jamais voyagé en dehors de la Russie, est persuadée que toutes les femmes quelle que soit leur nationalité se ressemblent toutes sur un point. « Nous avons toutes la volonté d'avoir une belle famille et de beaux enfants. Il est de notre devoir de nous assurer de faire le maximum pour atteindre cet objectif. » X

Un homme et un village

TEXTE / Sylvain Anciaux

“ / C'est important pour tout homme d'être chef de famille.



Vitaly montre fièrement les activités qu'il organise avec les jeunes de sa paroisse

Des nuages gris et massifs viennent recouvrir le ciel de Maksatikha. C'est un vendredi gris qui sonne la fin de semaine dans le village, comme on sonnerait le glas. La fine pluie, avec son odeur atypique, vient mettre au tapis la poussière des routes et créer quelques flaques dans lesquelles des enfants s'amuse à rouler en vélo. Il fait chaud, humide et l'air est légèrement pollué par les gaz d'échappement des Lada. Il est 17 heures. C'est l'heure où les hommes qui ont travaillé au bois ou aux voiries rentrent chez eux. Les voitures circulent à grande allure sur la petite route de campagne. Sur le côté de la route, une vieille dame pleure. Elle colle son corps à une grille noire en la serrant de ses mains. Cette grille, c'est celle de l'église de Maksatikha. Elle y a enterré son mari cet après-midi. Dans ses sanglots, elle répète incessamment « Je suis coupable », alors que ses proches la tiennent par les épaules pour l'emmener.

Quelques mètres plus loin, sur le parvis de l'église, se tient une silhouette sombre et imposante. Le père Vitaly porte une longue tunique religieuse sombre et une lourde croix pectorale. Il fait le signe de croix avant de s'avancer dans l'église. À l'intérieur, une petite foule d'une vingtaine de personnes, majoritairement composée de femmes et d'adolescents, se retourne discrètement quand il rentre. La messe va commencer dans quelques minutes. Au milieu des cierges, des icônes et des vitraux, toute l'assemblée reste debout, sans broncher. Les plus jeunes comme les plus âgés fléchissent parfois les genoux pour reposer leurs jambes. Une fois la messe terminée, le père Vitaly fait la conversation pendant que la foule vide les lieux. Chaque fidèle qui en sort exécute deux fois le signe de croix avant de s'en aller. La veuve n'est plus à la grille.

« Ça renforce la nation »

Lorsqu'il rentre dans son presbytère, Vitaly n'est pas seul. Il y a dans ce petit habitat préfabriqué derrière l'église sa femme, son fils



et des amis de la famille. « Je me suis marié à 22 ans, ma femme en avait 18. » En présentant sa famille, le père Vitaly précise le rôle de sa femme. « C'est une bonne chose de se marier jeune. Ainsi elles ont le temps de faire beaucoup d'enfants. En Europe les femmes se marient tard, à 35 ans par exemple, on a le temps de ne faire qu'un enfant. Et c'est une excellente chose qu'en Russie, les prêtres orthodoxes puissent fonder une famille. Premièrement, c'est important pour tout homme d'être chef de famille. Et deuxièmement, ça renforce la Nation. » La hotte au-dessus des plaques de cuisson fonctionne à plein régime. Il va bientôt être l'heure du repas. Il n'y a pourtant pas d'odeur de cuisson dans la pièce. « C'est la période de l'anniversaire de la Vierge Marie, alors on ne mange pas de viande. » Le boulgour cuit dans une casserole d'eau pendant que la femme de Vitaly épluche et découpe les légumes. Le père de famille s'installe dans une autre pièce. Au mur, des peintures de personnalités religieuses côtoient des tableaux de chasse. Vitaly commande un thé à sa femme. « Les hommes et les femmes sont traités de la même manière puisqu'ils sont jugés de la même façon. Mais si on prend l'âme des gens, il y a une hiérarchie. Tout comme il faut que sur terre il y ait une hiérarchie, dans le gouvernement comme dans la famille. » Sa femme apporte le boulgour nature sur la table, dans un autre plat, des cornichons imbibés de saumure et d'aneth, des tomates au persil et un café. Curieux mélange. Il passe sa main sous sa tunique et en ressort un

porte-clés ainsi qu'une petite photographie. Au porte-clés est accrochée une balle de fusil presque aussi longue que la croix qu'il porte au cou. La douille est encore fixée à la tête, cette dernière est particulièrement pointue. « C'est un aigle pygargue à queue blanche. » D'un ton froid, grave, l'index droit posé sur la photo. Il y tient un aigle, immense, par les pattes, la tête vers le bas, les ailes ouvertes. « La chasse c'est d'abord quelque chose de social. On va chasser entre hommes, c'est social. Et puis ça nous permet aussi de manger. »

Le soir, Vitaly aime faire le tour de Maksatikha dans son 4x4. « Les femmes montent à l'avant. » Entre chien et loup, il s'engage sur les chemins de la forêt. « Vous savez qu'on a déjà tué un ours, juste ici ? Une seule balle a suffi ! » Le scénario se rapproche tout doucement d'un film de Friedkin. Le tour de Vitaly se termine dans le fond de son jardin, au bord d'un lac. À quelques pas de sa maison en forme de croix, qu'il a construite de ses mains. La pleine lune se reflète dans l'eau. Au centre du village, on célèbre un mariage par des feux d'artifice, et soudainement, on passe de Friedkin à Chazelle.

Vitaly ne manque pas l'occasion de surprendre une nouvelle fois le trait d'union qu'il représente entre le pouvoir religieux, d'état et symbolique qu'il représente. « L'Église amène les gens vers Dieu, le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour que sur terre règne la paix. »

“ La femme se couvre, car elle est aux côtés de l'homme La femme accompagne l'homme. L'homme est le pilier de la femme

Une religion, une nation

Accroché à un mât devant une petite maison de bois, un drapeau russe flotte. Les trois bandes blanche, bleue et rouge du drapeau russe sont augmentées d'un symbole très représenté dans la société russe : l'aigle à deux têtes. « Le pouvoir politique et l'Église ne sont pas connectés, mais ont un seul corps, le corps de l'aigle représente le territoire russe. » Vitaly, le prêtre du village explique : « C'est l'écusson de l'Empire Byzantin. Il s'agit de l'union de l'âme et de la sainteté. Mais les deux têtes sont dirigées des côtés opposés, car l'âme ne doit pas interférer avec la sainteté, et vice-versa. » En Russie,

la religion orthodoxe est installée depuis plus de 1000 ans comme religion dominante du pays. Certains accords ont même été signés entre les ministères de l'Intérieur et l'Église orthodoxe. Un rôle important sera bel et bien accordé à l'orthodoxie en post-URSS, mais dans les termes seulement.

L'impureté des femmes

Cette Église orthodoxe amenée au pouvoir par les autorités politiques n'est pas une bonne nouvelle pour la condition féminine, d'autant plus que cette montée est supportée par les plus conservateurs du pays. « Avez-

Jeunes ou moins jeunes, les femmes sont tenues de se couvrir la tête durant la messe.



L'église de Maksatikha

vous lu le Nouveau Testament ? » La question est posée d'un ton accusateur par le Père Vitaly, devant son Église. « Les femmes aussi ont fait passer le message du Christ, mais elles ne donnaient pas les messes. La raison est que les femmes ont leurs règles. Dans l'Ancien Testament, elles n'avaient même pas le droit de sortir de chez elles pendant cette période. Si elles sortaient durant ces jours, elles se faisaient lapider. Mais dans le Nouveau Testament, les femmes n'ont simplement pas le droit de venir à l'église. Imaginons que nous fêtons Pâques par exemple, alors que les femmes peuvent avoir leurs règles. Comment pourraient-elles prononcer la messe de Pâques dans ce cas-là ? Ce n'est pas possible. »

C'est donc une relation plutôt rude que la religion orthodoxe et les femmes russes vont entretenir. Dans le petit presbytère aménagé à l'arrière de son église, la « Matouchka » (la femme du prêtre choisie avant son ordination) prépare le repas. Distant et silencieuse, il ne semble pas qu'elle ait reçu l'accord pour répondre à des journalistes. Tout comme son fils, elle vouvoie le père de famille, ne partage

pas le repas à sa table et s'exécute dès que celui-ci demande quelque chose à ajouter au banquet.

« Le plus haut poste féminin de notre religion est celui de supérieure de monastère. Elle ne peut cependant pas fonder de famille. Sa famille, c'est le monastère. Elle ne peut pas non plus donner la messe et même dans les monastères de femmes, c'est un prêtre qui la donne. » Cette position de la femme inférieure à celle de l'homme semble bien ancrée dans la religion orthodoxe jusque dans ses réponses, le prêtre utilise le mot « za mujom », ce qui veut dire « mariée » en russe. Pourtant, littéralement, « za mujom » signifie « aux côtés de l'homme ». « Dans l'Évangile, il est écrit que l'homme ne doit pas se couvrir la tête, car il est le plus important, le plus vieux, le principal. La femme se couvre, car elle est aux côtés de l'homme. La femme accompagne l'homme. L'homme est le pilier de la femme. »

À ce propos, Vitaly se livre à une analogie plus qu'intéressante sur le besoin de hiérarchisation de la société russe. Ce

n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il s'aventure sur ce sujet, comme s'il avait besoin de rappeler qu'il n'y avait pas d'anarchie possible, que de la politique à la famille en passant par l'Église, il fallait une structure présidée par un homme, et pas n'importe quel homme. « Il y a un maire de Moscou, un maire de Tver, mais nous habitons tous dans le même pays sous le même président. » Il s'arrête là, comme s'il n'avait pas besoin de terminer sa phrase. Vitaly sait, il sait qu'il ne devra pas s'en faire pour le futur de sa religion sous l'ère Poutine, qui s'appuie régulièrement sur le patriarcat de Moscou pour établir sa politique intérieure et extérieure. Il sait qu'il ne devra pas s'en faire pour son image d'homme sous l'ère Poutine, qui a décrété deux jours fériés pour fêter la masculinité déclinante. Logiquement, pour un homme russe, croyant, jouissant d'une certaine puissance au niveau local, il semble évident que Poutine est le pendant du Pape, si pas du Christ. X

Troisième et dernier jour à Maksatikha. Nos rencontres ont chacune eu quelque chose d'irréel. Un prêtre qui nous emmène dans la forêt la nuit. La police d'immigration qui toque à la porte de notre hôtel administratif miteux, en plein milieu d'un dimanche après-midi pluvieux, et nous interroge longuement sur notre venue. L'adjoite qui, après que le maire lui ait donné la permission, nous fait une visite de la ville de plusieurs heures, passant de l'usine de produits laitiers aux monuments pour les soldats tombés lors de la Seconde Guerre mondiale. Mais un dernier lieu reste à visiter, seuls cette fois. Un endroit qui nous attirait autant qu'il nous effrayait. Après toutes nos mésaventures à Maksatikha, était-il vraiment raisonnable de s'arrêter dans cette petite clinique pour femmes ? Car sur la façade était étendue une immense affiche

À la clinique pour femmes

TEXTE / Levon Kirakosian

sur laquelle on pouvait apercevoir la photo d'un bébé, les yeux grands ouverts et les mains jointes, suppliant : « Ma petite maman, mon cœur bat à l'intérieur de toi, sauve-moi la vie ! »

Évidemment, notre curiosité l'emporte.

La porte matelassée s'ouvre enfin. Et le décor est planté, tout de suite. Des pancartes anti-avortement partout. De l'entrée à la salle d'attente. Du poster religieux au scientifique, pour l'amour de Dieu ou pour des raisons biologiques, il est tout autour de nous martelé : femmes, n'avortez surtout pas ! Et ce n'est pas les deux plantes vertes ni les murs peints d'un turquoise vif qui réussissent à apaiser l'atmosphère de la salle d'attente. Ni d'ailleurs la froideur dans la voix de l'une des patientes : « C'est une clinique pour femmes ici ». Heureusement, Natalia finit par ouvrir la porte de son bureau. La gynécologue de 67 ans a le regard étonnamment bienveillant.

Le service pédiatrie de la clinique pour femmes de Maksatikha





SYLVAIN MOURIEX

Contre l'avortement, pour raisons démographiques

Elle explique qu'ici viennent consulter filles et femmes de tout âge, de Maksatikha et des quelques villages environnants. Natalia raconte également que ce type de clinique pour femmes est absolument vital pour les habitants des environs. Il faut savoir que plus d'un tiers des accouchements ne se fait pas à l'hôpital, le plus proche se trouvant à Tver, à 120km, soit 1h45 de voiture de là. Les femmes se déplacent donc souvent à la clinique pour accoucher. Parfois, ce sont les sages-femmes elles-mêmes qui se rendent chez l'habitante s'il est trop tard pour que celle-ci fasse le trajet. Elle parle aussi des changements de ces dernières décennies. « Il est désormais très rare que les femmes enceintes de leur premier enfant aient moins de 18 ans. C'était assez habituel qu'elles soient plus jeunes à l'époque. Les femmes tombent enceintes de plus en plus tard. » Puis, elle embraye d'elle-même sur l'éléphant dans la pièce, une vraie délivrance. « Il y a également une très forte baisse des avortements. Ceux-ci représentent désormais moins de 10% des décisions des femmes enceintes. » Les moyens de contraception, le préservatif surtout, qu'il est désormais possible de trouver partout, sont la raison principale de ce taux d'avortement considérablement plus faible qu'à l'époque soviétique. « Je travaille ici en tant que gynécologue depuis 1981. À l'époque il y avait beaucoup de

naissances. Si avant on en avait entre 320 et 360 par année, maintenant on en a moins de 100. Et trois fois par semaine, on pratiquait entre 8 et 10 avortements. Nous sommes maintenant en août et je n'ai eu à pratiquer que 7 avortements depuis le début de l'année. C'est très peu. » Grâce aux moyens de contraceptions donc, mais pas que. La bonne dizaine de posters très explicites de la salle d'attente est bien là pour une raison. Et selon Natalia, cette raison est tout simplement démographique. L'obstétricienne soutient en effet l'idée gouvernementale qui voudrait que plus la Russie sera peuplée, plus la Nation sera forte.

La mort du village russe

Avant de nous en aller, Natalia nous présente le reste de son équipe médicale. Un groupe d'une demi-douzaine de femmes, âgées pour la plupart, qui, de par leur gentillesse et leur douceur, contrastent avec les affiches controversées qui les entourent. « Quel avenir pour la ville ? » répète Natalia. « Il n'y a pas d'avenir à Maksatikha. La plupart des gens qui restent sont à la retraite. J'ai 67 ans. Mon assistante principale en a 68. La plus âgée en a 72. Si je pars, elles partent. On ferme la clinique, et les habitants vont s'en aller. Il n'y a déjà plus de médecin généraliste ici. Les médecins s'en vont parce que le salaire est très bas. Mon assistante travaille ici depuis bientôt 50 ans. Elle touche 12'000 roubles

par mois (170 euros). Et elle ne fait pas partie des personnes les plus à plaindre du village. » Natalia en est sûre, elle connaît le coupable de la situation dans laquelle se retrouve Maksatikha et tous les autres villages russes. « C'est au niveau du gouvernement que les choses doivent changer, car c'est entièrement de leur faute si nous en sommes arrivés là. Premièrement, s'ils augmentaient les salaires, les gens resteraient. Deuxièmement, à l'époque soviétique, un médecin travaillait 4 à 5 ans dans un village, puis s'en allait dans un autre et il était remplacé. Actuellement, le gouvernement ne met plus en place ce genre de roulement, et c'est pourquoi de nombreuses petites villes se retrouvent démunies de médecins. Et finalement, les jeunes qui partent faire leurs études dans les grandes villes où se trouvent les Universités ne reviennent plus, puisque le salaire qu'ils perçoivent là-bas est bien supérieur à celui qu'ils percevaient ici. Les hôpitaux sont aussi meilleurs dans les grandes villes, car l'aide gouvernementale pour la santé va presque exclusivement à celles-ci. » Défaitiste, mais non sans raison, la gynécologue sait qu'elle fait partie de la dernière génération à avoir vécu toute sa vie à Maksatikha. « Pourquoi choisir un endroit avec un moins bon salaire et de moins bonnes prestations de santé ? On ne vit pas ici, on survit. Et nous sommes tristes, nous sommes en colère. Nous avons été abandonnés. » X

“ Si je pars, elles partent. On ferme la clinique, et les habitants vont s'en aller.”

Faute de moyens, le matériel gynécologique présente de l'oxydation.



FRANKE DOUANE

« Nous comprenons, nous ne jugeons pas, nous aidons, mais surtout ne tue pas ! »





Un train dernier cri qui nous amène de la gare de Bologoye au centre de Saint-Petersbourg. Les sièges à la pointe du confort dénotent des couchettes du train de nuit que nous avons pris depuis Moscou. A priori pas grand-chose d'étonnant, Peter, comme on la surnomme en russe, est réputée comme étant la ville la plus moderne, la plus européenne de Russie. Pourtant, il n'y a pas que les monuments historiques tels que le Palais d'Hiver ou la cathédrale Saint-Sauveur-sur-le-Sang-Versé qui vont rapidement nous rappeler que nous sommes bien toujours en Russie. Paradoxalement, c'est dans la ville la plus ouverte que nous aurons entendu les discours les plus conservateurs.

55°75'10.5" 37°62'92.1"

Saint-Petersbourg

7

Lorsque vient la révolution de 1917, la bolchévique Alexandra Kollontaï est désignée comme première femme commissaire du peuple (ministre) de l'histoire du pays. Elle portera des projets de loi tels que le droit à l'avortement ou à la libération sexuelle de la femme. Cent ans plus tard, les femmes sont renvoyées dans les cordes par la cité politique russe.

Les femmes dans les cordes





FRANCE COURAGE

Nina Abrosova

Du ring à la Douma

TEXTE / Sylvain Anciaux

La fine pluie d'été Saint-Petersbourgeoise fait résonner le dôme en tôle du club de boxe « 75 ». La lumière du jour tombe tôt en Russie, il est 19h à peine et les lampadaires sont déjà allumés. Une odeur de viande grillée envire la rue qui mène au club de boxe. Elle provient d'un barbecue installé devant un petit snack. Sous le préau, quelques hommes au physique de boxeurs discutent, jouent aux cartes ou terminent leur Baltika 3, la bière la populaire en Russie. On entend leurs voix résonner jusqu'à l'entrée de la salle de boxe. Une paire de gants en fer est accrochée à la porte, la caméra de surveillance fait office de judas. À l'intérieur, dans les mansardes du dôme, un groupe d'une douzaine d'athlètes s'entraîne au sac de frappe ou s'entraîne en binômes. On entend siffler les baskets sur le parquet, et les bruits d'essoufflements s'accroissent avec ceux des impacts des gants dans les sacs. Au milieu des baskets, leggings, et t-shirts humides de transpiration, Nina Abrosova dénote. Ses hauts-talons, sa robe soignée et son rouge à lèvres contrastent avec l'ambiance de la pièce. « Je

pensais que j'avais le mariage d'une amie cet après-midi, mais je me suis trompée de jour ! » L'ancienne médaillée d'argent aux championnats du monde est plus douée pour enchaîner les droites et les uppercuts que pour organiser son agenda.

Nina Abrosova n'est pas réellement une Russe comme les autres. Après avoir fait dix années de boxe à un niveau continental et brigué quelques titres, la championne ne s'assied plus dans le coin du ring, mais sur les bancs d'un parlement régional de Saint-Petersbourg. « Je suis députée du Parti de la Russie Unie (NDR : le parti du président Poutine). Je siége donc dans l'un des arrondissements centraux de la ville de Saint-Petersbourg. » 36 années sont passées depuis la naissance de Nina, et on a un peu l'impression qu'elle a déjà vécu plusieurs vies. Pourtant, elle s'amuse à comparer le rôle de boxeuse à celui de députée : « Tu représentes la nation et le peuple, tu ne peux pas te comporter comme tu veux, voire même manger ce que tu

veux. Il faut être à la hauteur des attentes des gens. » Une icône féminine peut-être, une icône russe sûrement. « Les femmes russes disent tout haut ce qu'elles pensent. Et cela peut parfois leur apporter des problèmes. Les femmes européennes, même si elles ne sont pas d'accord avec quelque chose, ou se sentent mal à l'aise, vont sourire par politesse. »

Nina Abrosova confirme par ses mots la rigueur et la franchise qu'elle attribue aux femmes russes. Cependant, elle cherche à faire la balance entre la féminité russe et la place des hommes dans les relations amoureuses dans le pays. « Notre génération voit les femmes devenir de plus en plus fortes alors que les hommes s'affaiblissent. Je ne suis pas féministe. Mais il est difficile pour moi de trouver un homme plus fort que moi. »

Un an après le décès de sa mère, à 14 ans, la jeune Nina enfle les gants pour la première fois, et ce n'est pas pour se prémunir des violences domestiques qu'elle pourrait rencontrer dans les années à venir. « Évidemment que je suis contre les violences domestiques. Il faut maintenant comprendre pourquoi beaucoup de femmes restent, alors que leur mari les bat. Je suis contre ; mais puisque cela arrive, il faut considérer cet acte comme une leçon pour apprendre l'humilité. Pourquoi supporte-t-elle qu'il la batte ? C'est que cela lui convient. » Comme à la fin d'un combat, lorsque l'adversaire est K.O de bout, Nina Abrosova conclut d'un coup sec. « Il existe des victimes potentielles qui psychologiquement sont attirées par ces situations. Lui n'a peut-être jamais levé la main sur une femme auparavant, mais elle l'y a obligé... » X



Un trompe l'œil dans les urnes

TEXTE / Sylvain Anciaux

Au soir des élections, Nina Abrosova, qui vient d'être élue à la Douma de Saint-Petersbourg (un pouvoir législatif important) est probablement pleine d'espoir. Pleine d'espoir pour sa ville, pour les décisions qu'elle va être amenée à porter durant les années à venir, et probablement aussi parce qu'être une femme russe élue n'est pas chose commune. La page des gants et des rings se tourne petit à petit pour la jeune Nina Abrosova qui commence donc sa carrière en politique. Néanmoins, il est utile de se poser la question : « Nina Abrosova a-t-elle été élue pour ses idées ou pour ses uppercuts ? »

15,8 %. C'est le pourcentage de femmes présentes au Parlement et à l'assemblée

fédérale de Russie au premier août 2019¹. À titre comparatif, la moyenne mondiale est à 24%. Auparavant, les terres de l'Est étaient avant-gardistes à propos de la représentation féminine dans les assemblées. À l'ère soviétique, l'Union avait imposé des quotas d'un minimum de 20% de représentation féminine dans les instances de pouvoir. En 1984, le Soviet suprême russe comptait même 33% de femmes².

Une proposition de changement ignorée

La Russie contemporaine et ses parlements ont pourtant essayé de pallier ce problème, volontairement ou non. Au début de l'ère Poutine, des propositions de loi étaient mises sur la table par rapport à la représentation

“ Les femmes présentes sur les listes n'ont pas d'objectif égalitaire.

féminine sur les listes électorales. Une alternance homme/femme était proposée, ainsi qu'une représentation minimale de 30% femmes sur les listes. Sans obligation de la part de l'exécutif, la proposition est ignorée et le changement se fera attendre. Certes, de plus en plus de femmes sont invitées sur les listes, mais elles sont (presque) systématiquement reléguées au fond des listes. Il faudra attendre 2007, et le passage au système de représentation proportionnelle pour voir passer le pourcentage de 9,8% à 14% de femmes présentes à la Douma³.

On pourrait croire que cette augmentation récente de femmes dans les instances de pouvoir améliorerait la condition des femmes dans la société russe, ou au moins au niveau légal. Il n'en est rien. La raison est plutôt simple, les femmes présentes sur les listes n'ont pas d'objectif égalitaire. Les rares femmes présentes dans les organes les plus hauts du pouvoir sont parfois parmi les plus conservatrices et soutiennent le régime en place. Certaines députées, jadis membres de l'opposition, sont dorénavant connues pour soutenir des propositions de loi controversées. Yelena Mizulina, membre du parlement depuis 1995, autrefois connue pour ses positions féministes, est désormais connue

pour sa position ultraconservatrice. Elle est derrière la loi interdisant la propagande gay restreignant les droits des homosexuels en Russie. Elle a écrit également l'amendement qui rend la violence familiale punissable par une amende plutôt qu'un séjour en prison, la fameuse « Loi des gifles ».

Maternité – Enfance – Enseignement – Famille – Santé

Comment s'explique cette sous-représentation féminine dans les instances de pouvoir russes ? La première et principale raison est probablement culturelle. Le poids de l'Église orthodoxe est lourd sur la société russe. Cette Église définit clairement les rôles spécifiques de l'homme et de la femme. L'homme vient avant, la femme après. On le voit encore aujourd'hui, 37,4% des Russes sont d'accord de dire que les hommes sont de meilleurs leaders politiques que les femmes³. Mais l'Église n'est pas le seul facteur de cette sous-représentation. Aussi, dans le gouvernement actuel russe, quatre femmes sont ministres. Elles occupent les ministères de la Famille, de la Santé, de la Maternité et de l'Enfance ainsi que de l'Enseignement. Autant dire que, même au niveau du gouvernement fédéral russe, une femme doit garder une mission de femme. X

¹ Selon l'Union Interparlementaire - organisation mondiale des parlements des États souverains.
² Dans Johnson «Fast-Tracked or Boxed. Dans Informal Politics» Gender, and Women's Representation in Putin's Russia
³ Selon la World Values Survey de 2010 à 2014

La Russie peut se targuer d'un pourcentage élevé de femmes occupant des postes de direction, plus de 40% selon l'étude de Grant Thornton. Un chiffre d'autant plus impressionnant que les entraves, sexistes, à leurs ambitions professionnelles restent nombreuses.

Le plafond de verre



Privées de leurs opportunités

TEXTE / Levon Kirakosian

Le lieu de travail d'Alina est un immense immeuble aux vitres dorées. Les bureaux rappellent la City moscovite, mais il s'agit bien du siège de Gazprom de Saint-Petersbourg. La société russe est connue pour l'extraction, le raffinage et le transport de gaz et de pétrole. Elle est à majorité possédée par l'État, pèse 126 milliards de chiffre d'affaires et y travaille plus de 460'000 employés. Alina en fait partie, non sans fierté. « J'avais 8 ans quand j'ai décidé que je deviendrais économiste. Mon cursus terminé, mon Université avait des connexions avec Gazprom. J'y ai fait mon stage puis j'ai été embauchée. » En sortant de cet endroit qu'elle adore tant mais dont l'effet miroir est rapidement lassant pour toute personne qui n'est pas complètement imbue d'elle-même, des femmes courtement vêtues lui emboîtent le pas. Alina raconte qu'en haut de l'immeuble se trouve un café-terrasse

où les salariés hauts placés de Gazprom aiment boire des verres avec de jeunes femmes qui elles, cherchent des hommes pour combler leur idéal de vie : la richesse. « Je voyage beaucoup et me retrouve souvent embarrassée par ma condition de femme russe. J'ai souvent peur que l'on pense que je suis une prostituée. »

Une vie de famille traditionnelle

Au centre d'un parc encerclé par la rivière Fontanka où Alina aime passer ses débuts de soirée, de jeunes hommes en chemise jouent au ping-pong. L'îlot est manifestement aménagé pour que les cadres puissent venir s'y détendre après une longue journée de travail. Allongée dans le sac gonflable qu'elle a finalement réussi à remplir d'air en courant comme une petite fille, Alina raconte pourquoi elle vit toujours chez ses parents, bien qu'elle vienne d'acheter un

Afin de préserver sa carrière, Alina a demandé à garder l'anonymat.



“ J’ai compris que c’était un monde d’hommes quand j’ai appris qu’il y avait une partie officieuse dans les relations au travail. ”

appartement qu'elle sous-loue. « En Russie, les garçons partent de chez eux vers l'âge de 22 ans, quand ils ont leur première vraie petite amie et qu'ils ont honte de coucher avec elle chez leurs parents. Mais pour les filles, c'est tout à fait habituel de vivre chez ses parents jusqu'au mariage. Ma sœur Alena, qui est plus âgée, a déménagé dans la rue d'à côté, mais ça a tout de même été un déchirement pour ma mère d'apprendre que sa fille vivrait seule, puisqu'elle est encore célibataire. »

Enfant, elle se rappelle d'un père qui travaillait pour le KGB, et s'est retrouvé sans emploi lors de la Perestroïka et d'une mère qui rêvait de devenir traductrice de langue allemande, mais qui finit vendeuse. « Dans la Russie communiste, être vendeuse était au final l'un des emplois les plus prestigieux. C'est elle qui se chargeait de répartir les biens aux gens. L'économie était planifiée, et si pour mes professeurs d'Université, c'est ce qui a fait plonger le pays, ma mère en garde un bon souvenir. Ce type d'économie était un gage de stabilité et de sécurité. » Les parents d'Alina et Alena ont chacun un rôle précis à la maison. Pendant que leur père travaille au bureau des armées, leur mère, elle, s'occupe des tâches domestiques. Mais leur fille cadette l'assure, elle ne doit pas le faire, elle le veut. « Ma mère dit toujours que mon

père est à la tête de la famille et mon père lui répond qu'elle en est l'élément principal, celui par lequel la famille tient en place. »

L'entreprise reste un monde d'hommes

Concernant sa position chez Gazprom, Alina en est fière, mais martèle qu'elle n'est pas une de ces carriéristes russes. « Je veux simplement que mon travail soit parfait. Et si mon patron le remarque et qu'il m'offre une promotion, alors évidemment que je l'accepterai. » Exclusivement entourée d'hommes dans son bureau, la jeune femme ne s'en plaint pas. Elle en est même ravie. « Chez les femmes russes, c'est toujours la compétition. Si j'étais entourée de cinq femmes, ce serait chaotique. » Cependant, elle ne nie pas que les compagnies russes avantagent énormément les hommes. Elle ne ressent pas seulement une certaine misogynie quand on lui demande de débarrasser la table à la fin de la fête d'anniversaire de son patron. Non, l'avantage repose sur un sexisme ancré dans la culture russe. « J'ai compris que c'était un monde d'hommes quand j'ai appris qu'il y avait une partie officieuse dans les relations au travail. Mes collègues jouent au football ou au hockey avec mon patron alors que je ne suis naturellement jamais conviée. Ils vont au sauna pendant leur pause tous ensemble. Et c'est lors de ces rencontres qu'ils montrent

qu'ils sont vraiment, que mon patron peut leur faire confiance, et finit par leur offrir un nouveau poste ou une augmentation. » Un plafond de verre qu'il semble encore impossible pour elle de briser au sein de l'entreprise.

Alors que la nuit tombe, une représentation de danse contemporaine est retransmise au fond du parc sur un écran géant. Il commence à faire froid, mais Alina tient à faire part de ses nouvelles idées progressistes avant de s'en aller. « Jusqu'à l'année dernière, je n'aimais pas les féministes. Je ne comprenais pas ce dont les femmes se plaignaient. Et puis je me suis retrouvée dans le monde du travail et j'ai compris. J'ai été élevée dans une famille où l'on m'a toujours dit que j'étais l'égale des garçons. C'est maintenant que je réalise que malheureusement, la société russe n'a pas été éduquée par mes parents. » X

9

La vie des femmes russes est empreinte de violence. Mais pas forcément toujours là où on l'attend.

La violence comme toile de fond





STEVAN ANGLUX

Désenchanter la maternité

TEXTE / France Fouarge

Des plaines de jeux comblent chaque espace libre aux pieds de tours à appartements. Des toboggans aux façades, les couleurs vives donnent le ton. Récemment sorti de terre, ce quartier résidentiel de Saint-Petersbourg est tout beau, tout chic. Les bourrasques qui transforment les balançoires en pistes de décollage n'ont pas découragé les habitants : la densité de mamans et d'enfants y est impressionnante. Dans ce tableau, une mère ne se sent pas entièrement à sa place. Il y a un an à peine, Polina ne pensait pas pouvoir avoir d'enfant un jour et se disait « childfree ». Aujourd'hui, à 21 ans, elle se retrouve maman célibataire d'une petite fille, Yella, âgée de quelques mois. Elles viennent d'emménager dans cet appartement moderne : pas de tapisseries aux murs, mais un blanc impersonnel. Dans leur chambre, le lit à barreaux, les jouets et les vêtements pour bébé étalés sur le lit se mêlent au poster de Frida Kalho et aux guirlandes lumineuses.

« Je veux casser le stéréotype, très persistant en Russie, de la maternité qui ne serait que bonheur et douceur. En réalité, c'est super dur ! » Sur son compte Instagram ou lors de conférences, la jeune maman souhaite partager son expérience, et « dire aux autres mamans que c'est aussi normal de se sentir mal ». Elle a pu heureusement compter sur le soutien de sa propre maman, qui s'occupait de Yella lorsque mère et fille se retrouvaient en larmes en même temps. C'est bien la seule personne de sa famille qui l'a soutenue depuis le début. Sa sœur et son père lui conseillaient plutôt de régler le problème : « de s'en débarrasser ». « En Russie tout le monde, la télévision, internet, la famille et la société, vous pousse à avoir des enfants et un mari. Si tu es une femme, si tu as un vagin, tu dois donner naissance ! » Mais, en dehors des schémas de la famille traditionnelle, comme mère célibataire, Polina choque certains. Sur Instagram des inconnus lui écrivent : « qu'elle ne ressemble pas à une mère, qu'elle n'a pas le bon style ». Alors que son ventre reflétait ses huit mois de grossesse, sa grand-mère lui demandait de ne pas trop le montrer...

La difficulté d'être mère

Si le premier mois après son accouchement a été aussi dur, c'est également à cause du climat qui régnait dans la maternité. « On vous traite comme si vous donniez naissance tous les jours » raconte Polina, tout en coupant un morceau de gâteau industriel, « fraîchement sorti du four, préparé avec amour » comme elle aime ironiser, pour rappeler qu'elle ne colle pas à cette image de ménagère parfaite. Alors qu'elle attendait pour sa césarienne, elle a entendu un médecin dire à sa patiente : « Ce n'est pas dur pour vous de faire l'amour, mais bien de donner naissance ? ». Ce n'est pas non plus digne d'une maman normale de recourir à la césarienne. Enfin, une bonne mère allaite. Une bonne mère ne fume pas non plus devant son enfant. Les pauses cigarette de Polina ont donc lieu sur le balcon : l'occasion de quitter son rôle de mère pour reprendre celui de jeune femme.

Une bouffée qu'elle semble prendre dès qu'elle en a l'occasion. Outre d'air, c'est aussi de se confier dont a besoin cette maman célibataire. À peine le temps de s'asseoir que Polina retrace son parcours et ses ressentis en long et en large, autour d'une tasse de thé étiquetée « super maman / super papa ». Elle a quitté son village natal de Sibérie, « dans lequel il n'y a rien à faire si tu n'es pas un oilman ou un businessman » pour venir étudier à Saint-Petersbourg. Elle pensait « être une adulte et savoir comment rester à l'écart des problèmes ». Mais, au contraire, la Sibérienne se fait rapidement happer par la vie urbaine : elle quitte ses études, commence à travailler dans un hôtel et s'installe sur Nevsky Avenue, en plein centre. Dès qu'elle en a l'occasion, elle sort faire du skateboard, boire des verres entre amis, commence à consommer de la drogue... Elle tombe sur « un mauvais garçon », un punk russe qui a la trentaine : il abuse d'elle, la frappe. L'épilepsie et des problèmes de santé mentale suivent, la voilà désorientée. Par une rencontre avec un Américain, digne d'un film romantique, elle retrouve un peu de douceur. Jacob est professeur d'anglais, il est aussi passionné par le féminisme

russe. Tout allait bien jusqu'au moment où elle a appris qu'elle était enceinte. « J'allais chez le médecin pour des maux de ventre, après une échographie j'ai terminé avec comme résultat : félicitations vous êtes à 16 semaines de grossesse. » Trop tard pour avorter légalement... trop tôt pour le père qui s'envole prématurément pour les USA. Emportée par son récit, Polina en oublierait presque de donner à manger à sa fille. Son amie d'enfance et sa maman, toujours présentes pour l'épauler, font irruption dans la pièce pour le lui rappeler. Encore une fois, maman en rigole...

Sur le même ton ironique, la jeune femme explique les motifs qui l'empêchaient, croyait-elle, de tomber enceinte. Il s'agit notamment du fait d'avoir été abusée sexuellement par son ex, le même qui l'a battue et traînée dans l'entrée de son immeuble. Ce jour-là, son appel à l'aide à la police a reçu pour réponse : « Est-ce qu'il vous a frappé durement? » Ce n'était malheureusement pas la première fois

que Polina était confrontée aux violences domestiques. Son père aussi a violenté sa femme et ses enfants. « Ma mère a souffert de ça aussi, mais pour elle, c'est OK. C'est le genre de femme, avec un mari qui gagne beaucoup plus d'argent qu'elle et qui ne pense pas pouvoir s'en sortir seule. » Son père lui a toujours dit que quand elle serait grande : « Elle comprendrait, et elle battrait elle aussi ses enfants ». C'est ce même papa businessman qui lui permet aujourd'hui de loger dans cet appartement confortable. Sans l'aide financière de ses parents et celle de Jacob, avec seulement les revenus de son congé de maternité, elle ne s'en sortirait pas. Polina se satisfait déjà de cette présence du père de sa fille : elle ne lui en veut pas parce qu'il ne lui a jamais rien promis. Polina, fidèle à elle-même, autrement dit à contre-courant de toute image traditionnelle de la maman, se justifie : « Ce n'est pas un problème de ne pas être une famille complète. Si c'est bon pour toi, si tu penses qu'une maman et sa fille c'est déjà une famille, alors ce sera bon pour ta fille aussi ! » X

S'il te bat, c'est qu'il t'aime

TEXTE / Levon Kirakosian

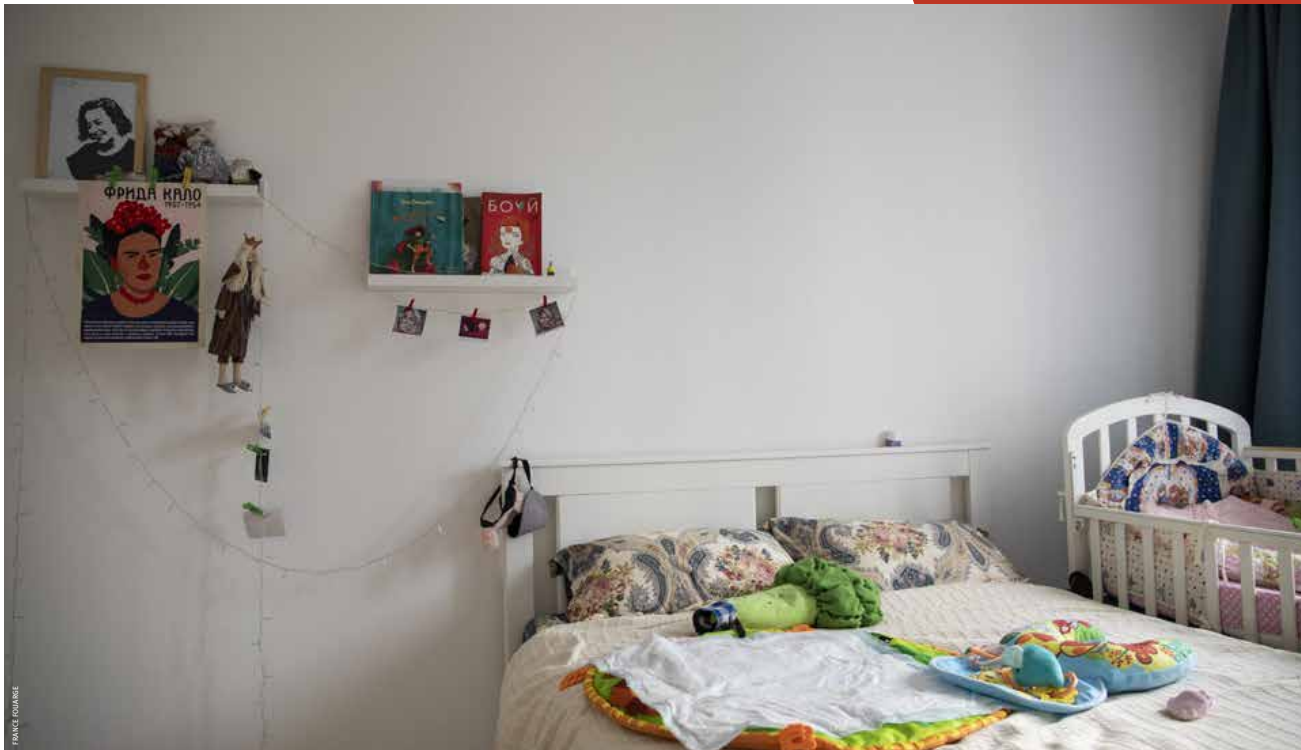
« Trois féministes, une Anglaise, une Française et une Russe ont fait connaissance lors d'une conférence internationale. Un an après, elles échangent leurs souvenirs. « Moi, dit la Française, quand je suis rentrée, je lui ai dit : "chéri à partir d'aujourd'hui, c'est toi qui fais la lessive". Je ne l'ai pas vu pendant deux jours, le troisième il a rapporté un lave-linge ». « Pareil pour moi, renchérit l'Anglaise, quand je lui ai dit qu'il pouvait faire la cuisine tout seul, je ne l'ai pas vu pendant deux jours, et le troisième il est revenu avec un robot multifonctions. » « Quant à moi, intervient la Russe, je lui ai dit "chéri, maintenant, c'est toi qui vas faire la vaisselle". Je ne l'ai pas vu pendant deux jours. Le troisième jour, j'ai commencé à voir un peu de l'œil droit ».

Cette « blague » est relatée en 1998 par une jeune femme russe dans le cadre d'un travail de thèse sur le rire dans l'ex-URSS. Elle utilisait cette histoire pour montrer que les Occidentales ne pouvaient pas comprendre les problèmes des femmes russes et que le féminisme avait un avenir plus que restreint en Russie.

Les organisations des droits des femmes internationales seraient trop dictatrices de la « norme » aux yeux des traditionnels Russes, selon Françoise Daucé, auteure de « Les violences contre les femmes en Russie ». Depuis le début des années 1990, la question de la violence contre les femmes s'est en effet imposée au niveau international comme un enjeu crucial des droits de l'Homme, avec, en particulier, la Déclaration de l'ONU sur l'élimination de la

violence à l'égard des femmes en 1993. Mais au même moment en Russie, ces réflexions ne s'importent pas. À l'époque soviétique, les « violences domestiques » ont reçu l'attention de la presse, mais elles étaient attribuées essentiellement à l'abus d'alcool. Elles n'étaient pas envisagées d'un point de vue structurel, comme relevant des rapports sociaux et de genre. En effet, l'URSS s'est longtemps targuée d'avoir atteint l'égalité homme-femme en droit et dans le travail en plus d'être à la pointe de la lutte pour l'émancipation des femmes, symbolisée par la « journée internationale de la femme » le 8 mars. Théoriquement, les violences contre celles-ci ne pouvaient donc pas être attribuées à une domination masculine structurelle, mais étaient seulement le fait de « mauvais Soviétiques », s'adonnant à l'alcool ou perpétuant des traditions familiales datant d'avant la Révolution. Pourtant, la répartition traditionnelle des rôles était loin d'avoir disparu en URSS, les femmes portant le double fardeau du travail à l'extérieur et de l'entretien du foyer familial à l'intérieur. Quant aux violences conjugales, la police les considérait déjà comme des « troubles familiaux » : les forces de l'ordre intervenaient essentiellement afin de mener à la réconciliation du couple.

La principale cause de ces abus réside dans les normes et les valeurs patriarcales qui se sont renforcées depuis la fin de l'Union soviétique. Le système patriarcal signifiant ici non seulement la domination masculine s'exerçant dans le domaine familial, mais aussi dans le monde professionnel ou politique.



Cependant, pour Larissa Ponarina, directrice adjointe de ANNA, centres venant en aide aux femmes victimes de violences physiques, si on ne peut pas dire que les problèmes économiques soient la cause des violences, ceux-ci posent des difficultés pour en sortir. Les femmes occupent le plus souvent les emplois les plus mal payés dans le couple, et elles s'arrêtent de travailler afin d'éduquer leurs enfants. Leurs carrières interrompues, elles se retrouvent fatalement dépendantes financièrement de leurs maris et incapables d'échapper au cycle de la violence conjugale.

La dépenalisation et ses conséquences

En 2013, la sénatrice ultraconservatrice Yelena Mizulina présente un projet de loi à la Douma d'État. Le but ? Dépenaliser les violences au sein de la famille. «Les coups et blessures infligés aux membres de la famille devraient constituer une infraction administrative», a déclaré Mizulina. «Vous ne voulez pas que les gens soient emprisonnés pendant deux ans et étiquetés comme criminels pour le reste de leur vie pour une gifle.» Or, la violence domestique en Russie est un problème grave qui se finit souvent en drame.

Le 25 janvier 2017, les députés russes adoptent donc à une quasi-unanimité (385 voix pour, 2 voix contre) ce projet de loi visant à dépenaliser la violence domestique, y compris celle commise sur les enfants, afin de «préserver les valeurs traditionnelles familiales». Le résultat est immédiat : la libération de la parole des femmes victimes de violences s'est arrêtée. Le nombre de plaintes a été divisé par deux, pour la plus grande satisfaction du gouvernement. Si en 2019, 143 pays condamnent les violences domestiques, la Russie, pressée notamment par l'Église orthodoxe, fait le chemin inverse.

Selon les statistiques officielles du gouvernement russe, qui sous-estime sans doute la situation, 36 000 cas de violence conjugale ont été recensés en 2017, contre 65 500 cas en 2016, soit quasiment une baisse de moitié. Lorsque le gouvernement discute de la dépenalisation, il peut maintenant brandir les statistiques officielles pour affirmer que les femmes ne demandent pas d'aide. Preuve soi-disant que les niveaux de violence familiale sont en baisse. C'est pourtant loin d'être la réalité. Pour les associations féministes, ce serait justement la preuve que les femmes ne se déplacent même plus, sachant pertinemment que leur plainte ne sera pas prise en compte. Les statistiques seraient en baisse uniquement parce que les femmes sont encore moins disposées à demander de l'aide qu'auparavant et préfèrent avoir recours à des soutiens organisés par la société civile, plus fiables. Face à ces chiffres officiels, le service d'assistance téléphonique national des centres ANNA a enregistré au contraire une augmentation des appels de détresse, passant d'environ 20 000 en 2016 à près de 27 000 en 2017. Il est en augmentation exponentielle depuis.

L'activisme d'aujourd'hui et celui de demain

En 2019, de plus en plus de femmes prennent la parole pour dénoncer les actes violents au sein des ménages russes. C'est notamment le cas d'Alexandra Mitroshina et d'Alena Popova, respectivement 25 et 37 ans. Les deux femmes ont beau avoir douze ans d'écart, leur engagement contre les violences domestiques n'est pas leur seul point commun : elles sont toutes deux diplômées de l'Université Lomonossov en journalisme et sont très, très influentes.

Alena est connue comme entrepreneure et avocate spécialisée dans le droit des femmes. Extrêmement médiatisée, c'est elle que les médias locaux et internationaux rencontrent dès qu'un événement politique ou sociétal touche le thème des violences domestiques. Alexandra, que tout le monde appelle par son diminutif Sasha, est également très écoutée, puisque son profil Instagram est suivi par pas moins de 2,1 millions d'abonnés. Elle est l'une des personnalités russes les plus influentes sur les réseaux sociaux.

Aujourd'hui, les deux femmes utilisent leur semi-célébrité, pour faire passer un même message : il faut créer une loi afin de protéger les femmes victimes de



violences domestiques. Elles ont d'ailleurs convoqué une dizaine de journalistes pour leur annoncer le lancement d'une nouvelle campagne de sensibilisation qui sera suivie, likée et retweetée par des centaines de milliers de Russes. Avec le hashtag "Je Ne Voulais Pas Mourir", et en se grimant de fausses blessures, elles espèrent une fois de plus attirer l'attention du public, mais surtout du gouvernement, sur les violences faites aux femmes.

Sasha reste discrète au sujet de son expérience personnelle avec ce genre d'abus, mais a néanmoins décidé de prendre une part active au débat. «Je suis une influenceuse, et j'ai une très large audience qui m'écoute et me fait confiance. Je peux changer quelque chose, rendre la Russie meilleure. J'ai donc simplement décidé qu'au lieu de promouvoir des produits comme beaucoup de filles qui ont le même nombre d'abonnés, je ferai quelque chose de bien.» Elle explique cependant que cette responsabilité est souvent extrêmement pesante. «Tous les jours, je reçois une vingtaine de messages de jeunes femmes victimes de violences domestiques. Quand j'ai l'énergie, j'essaie d'y répondre, le moins émotionnellement possible. Mais la plupart du temps je n'ai même plus le courage de lire ces messages, c'est devenu trop dur pour moi.»

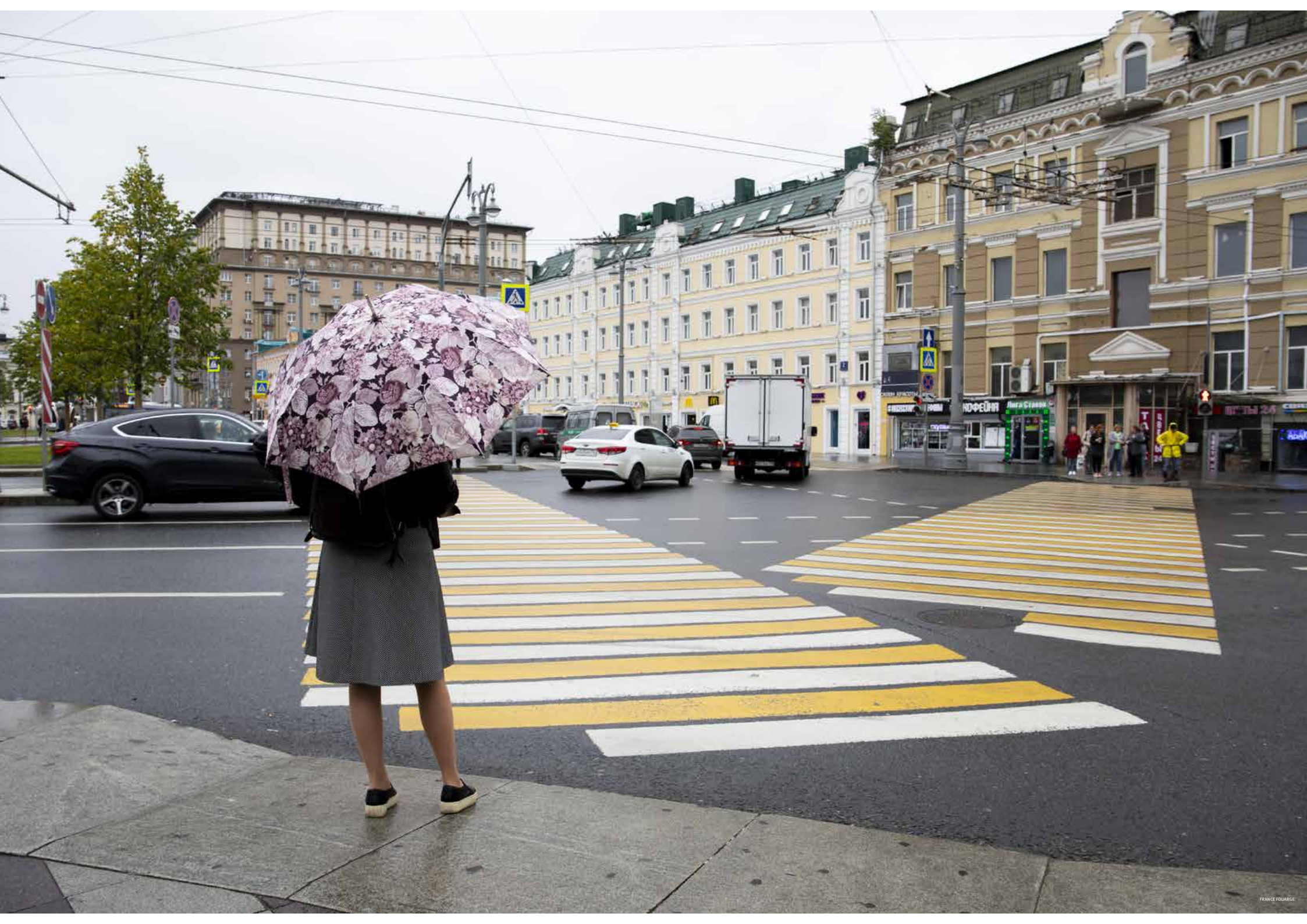
Alena, elle, a commencé son engagement pour des raisons personnelles qu'elle ne cache pas. Il y a six ans, elle a changé de carrière, et est devenue avocate après l'obtention de son deuxième diplôme universitaire, en droit cette fois. «En 2013, ma meilleure amie, alors âgée de 33 ans et enceinte, m'appelle en me suppliant de la rejoindre dans la région où elle habite, loin de Moscou. J'ai pris l'avion le lendemain, et quand je suis arrivée, j'ai vu son corps plein d'hématomes et de coupures. Elle était vivante, mais avait perdu son enfant. Son petit ami l'avait battue. Pourtant, dans la chambre d'hôpital où je l'ai trouvée, il était à son chevet.» Elle rentre à Moscou et convoque des représentants de la Douma afin de comprendre quelles lois protègent les femmes des violences domestiques. Sans surprises, elle ne se satisfait pas des réponses qu'on lui apporte et décide de consacrer sa vie à ce combat. «Au final, mon but principal est presque égoïste : je veux mettre cet homme-là en prison. Il est toujours libre. Et il vit toujours avec mon amie. Elle dit qu'elle l'a probablement provoqué, que c'est sûrement de sa faute.»

Depuis la dépenalisation, «un réel pas en arrière» selon Alexandra, les activistes mettent les bouchées doubles. «Quand la Douma décriminalise les violences

domestiques, cela change tout» déclare Alena. «Même si la Russie n'a jamais eu de vraies lois sur les violences domestiques, désormais c'est pire. L'amende revient à environ 5 000 roubles (70 euros), le même prix que si l'on gare mal sa voiture. Et ensuite tu peux battre ta femme comme tu veux.» Le plus absurde est que cette contravention est prise dans les économies de la famille. «Ce sont des hommes souvent alcooliques, et qui donc travaillent à peine, qui battent leur femme» confie Sasha. «Non seulement la femme se fait taper dessus par son mari, mais si elle appelle la police, elle souffrira d'une baisse de budget pour elle et ses enfants.»

Malgré le chiffre de 16 millions de femmes battues par année en Russie qu'annonce l'agence Rosstat, ou le proverbe glaçant «S'il te bat, c'est qu'il t'aime» qu'Alena Popova avoue avoir entendu toute sa jeunesse, les deux militantes sont persuadées que la fin de ce fléau est proche. «Notre génération est consciente des sujets de société. Nous sommes intelligents et ouverts, nous comprenons beaucoup plus de choses que nos parents» assène Sasha, avant qu'Alena ne conclue «C'est cette génération qui mettra fin à cette épidémie!» X

“
Quand je suis arrivée,
j'ai vu son corps plein
d'hématomes et de coupures.
Elle était vivante,
mais elle avait perdu son enfant.”



Merci beaucoup

L'équipe Paradoxales tient à remercier toutes les personnes sans lesquelles ce Mook n'aurait jamais vu le jour.

Nous voudrions exprimer notre gratitude à nos médiateurs, Marc Dausimont, Roger Job et Frédéric Loire, qui nous ont apporté leurs précieux conseils lors de la réalisation de ce mémoire.

Merci également à Delphine Reuter pour son aide lors de l'écriture de l'état de la question.

Merci à Manon Masset, Nina Bachkatov et Gabriel Tejedor pour leurs conseils et éclairages avant notre départ.

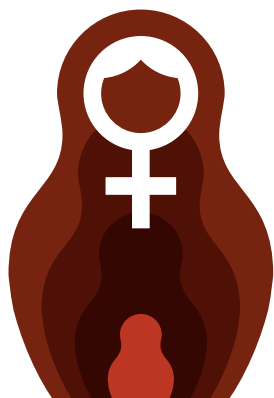
Aussi, que serait ce mook sans les nombreuses personnes rencontrées sur place. A ces nombreuses femmes et ces quelques hommes, merci.

Le matériel mis à notre disposition par Canon Belgium à travers le concours organisé par messieurs De Block et Devedeleer nous a également permis de viser le meilleur résultat photographique et nous leur en sommes infiniment reconnaissants.

Nous remercions également Amandine Degand, Nora de Marneffe, Esther Durin, Gaetan Gras, Nordine Nabilil ainsi que Damien Van Achter pour leur accompagnement lors de séances de maillage.

Merci à toutes les personnes qui ont cru en ce projet et nous ont encouragé durant ces dix-huit mois de recherches, d'écriture, de mise en page et surtout de rencontres.

Sylvain Anciaux, France Fouarge, Levon Kirakosian et Dounia Salimi.



Spasibo bol'shoje

Un merci particulier à tous nos crowdfunders...

Arnaud Lemaire, Anne-Françoise Thiteux, Etienne Tholon-Pommerol, Sarah Poucet, Rebecca Dinberu, Louis Dilens, Romain Roland, Anne Dovifat, Catherine Campbell, Amélie Anciaux, Céline Colinet, Delphine Beckers, Geneviève Anciaux, Sarah Bétrisey, Mélanie Linkens, Jules Rauch, Clément Baudouin, Paula Martin, Marie-Paule Hazette, Françoise et Phillipe Anciaux, Laure Marlière, Dominique Halleux, Damien Fouarge, Mounia Salimi, Vincent Berger, Sandrine Merveille, Joëlle Denis, Julie Badamie, Estelle Fontinoy, Xavier Anciaux, Guillaume Fouarge, Damien Viroux, Stéphanie Henry, Sandy Vigoureux, Laura Wittke, Astrid Stich, Sébastien Gillard, Silvia Adami Ducasse, Dominique Guerrero, Elodie Nanson, Anna Criado Miralles, Michel Thiteux, Stéphanie Gonçalves, Kiran Sinimalé, Isabelle Thiteux, Bernard Fontaine, Megan Williamson, Anne-Isabelle Justens, Alexia Preti, Manon Boulinguez, Vahagn Kirakosian, Pierre Hazette, Bénédicte Hazette, Michèle Collin, Brian Windelinckx, Cédric Salette, Pierre-Olivier Renotte, Julie Anciaux, Louis Caverenne, Clémence Gourgue, Hélène Dressen, Quentin Purnode, Nathalie Romann, Marie Becker, Famille Salimi, Adam Mallien, Fabiola Delsaux, Bénédicte Poncelet, Sylvie Jamín, Anne-Catherine Tavernier, Maëlle Thiteux, Alesander Pérez Echevarría, Francine Collin, Frédéric Anciaux, Cécile Mallien, Antoine Laterre, William Leclère, Jérémy Linkens, Simon David, Georges Gérard.